

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

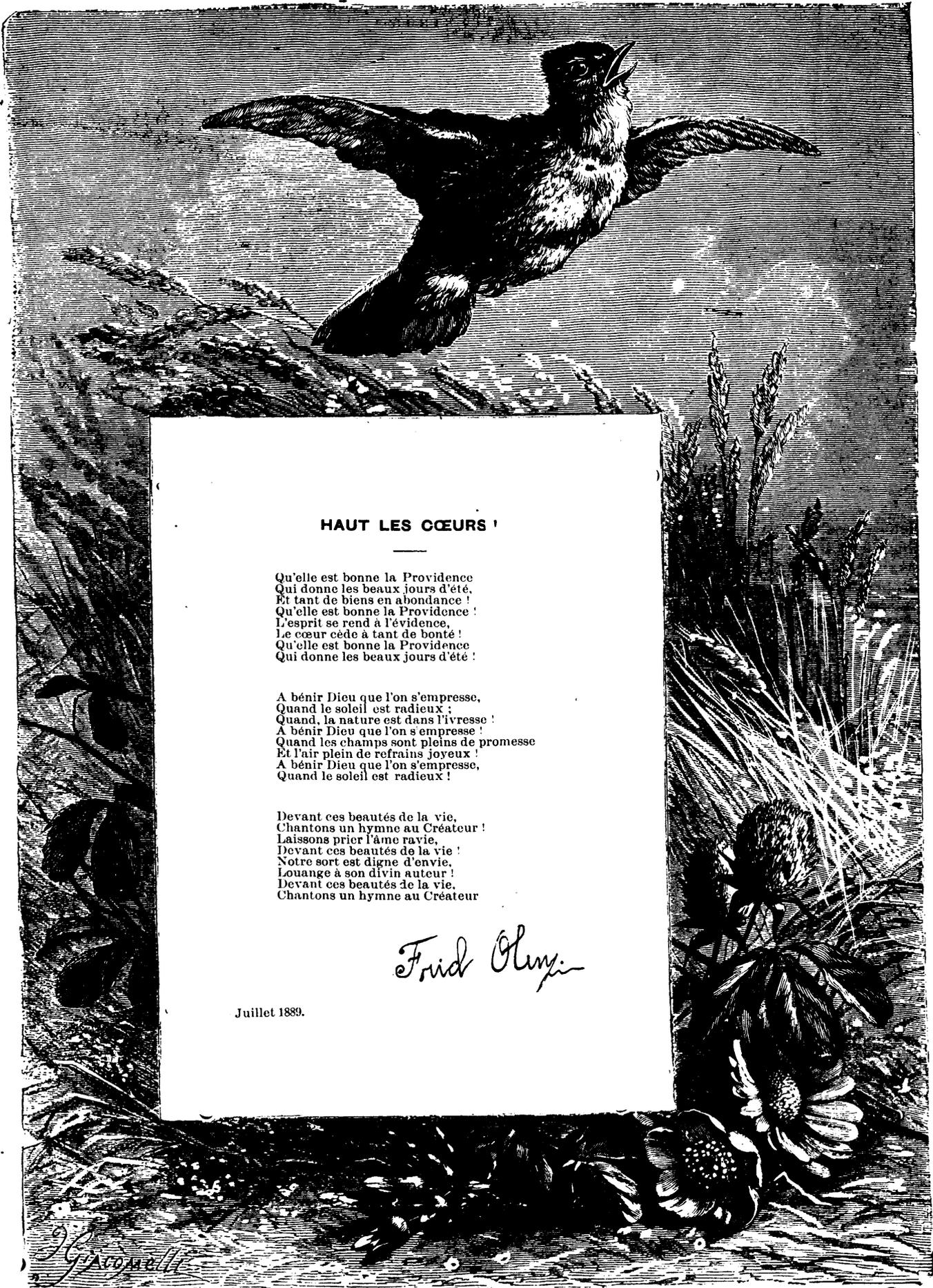
Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 272 — SAMEDI, 20 JUILLET 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



HAUT LES CŒURS !

Qu'elle est bonne la Providence
Qui donne les beaux jours d'été.
Et tant de biens en abondance !
Qu'elle est bonne la Providence !
L'esprit se rend à l'évidence,
Le cœur cède à tant de bonté !
Qu'elle est bonne la Providence
Qui donne les beaux jours d'été !

A bénir Dieu que l'on s'empresse,
Quand le soleil est radieux ;
Quand, la nature est dans l'ivresse !
A bénir Dieu que l'on s'empresse !
Quand les champs sont pleins de promesse
Et l'air plein de refrains joyeux !
A bénir Dieu que l'on s'empresse,
Quand le soleil est radieux !

Devant ces beautés de la vie,
Chantons un hymne au Créateur !
Laissons prier l'âme ravie,
Devant ces beautés de la vie !
Notre sort est digne d'envie,
Louange à son divin auteur !
Devant ces beautés de la vie,
Chantons un hymne au Créateur

Frid Gluzi

Juillet 1889.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 20 JUILLET 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos frères de là par Raoul Renault.—Poésie : Haut les cœurs ! (avec encadrement), par Frid Olin.—Heureux dénouement (avec gravure), par Mathias Filion.—Bibliographie : Histoire des bibliothèques, par Paul Durand.—Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonier.—Tournoi d'armes.—Les chercheurs d'aventures—Connaissances utiles.—Science amusante (avec gravure).—Feuilleton : Sans Mère (suite).

GRAVURES : L'Été.—Tournoi d'armes du moyen-âge par les Gardes du Palais Archépiscopal de Montréal : Vue du camp des Gardes ; Lutte greco-romaine ; Combat à la dague et à l'épée ; Joûte à l'épieu.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LE GROS LOT

Au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, la prime de cinquante piastres a été gagnée par mademoiselle Arthémise Guérin, No 113, rue Plessis, Montréal.



Voici que de nouveau nos amis les Anglais de la province d'Ontario, en général, et de Toronto, en particulier, recommencent à prendre des airs de Croquemitaine, et font mine de vouloir nous avaler tous crus, et, vraiment, si nous ne nous mettions pas en travers, ces Tartarins du Nouveau-Monde nous auraient déjà digérés depuis longtemps.

Les petites représentations qu'ils donnent de temps en temps, sous forme d'assemblées de protestation contre les empiétements de la race française en Canada, sont de telle nature qu'elles pourraient avoir une certaine influence sur des personnes qui n'en connaîtraient pas les organisateurs, et ceux-ci en sont arrivés, l'excitation aidant, à se donner des airs si terribles qu'ils peuvent à peine se regarder entr'eux et qu'ils se font peur les uns aux autres.

Ce résultat est assez curieux et c'est à peu près le seul qu'ils obtiendront, à part le ridicule qu'ils s'attirent et dans lequel ils se draperont, si cela leur fait plaisir, mais ce qu'il y a de plus intéressant c'est de rechercher la cause réelle de cette agitation intempestive.

** Pour ces bonnes gens si exclusives, la première qualité de tout être humain est le loyalisme, c'est-à-dire le dévouement absolu aux intérêts de l'Angleterre. C'est une qualité qui a dris naissance dans cette même Angleterre d'une façon assez singulière, et qui signifiait dévouement

aux princes de la famille des Stuarts qui ont conquis les Anglais ; plus tard, ce terme fut encore employé lors de la grande révolte des Américains qui battirent si bien les loyaux.

Notre grand tort aux yeux des Anglais, est de faire passer nos propres intérêts avant les leurs, de nous occuper de nos affaires au lieu de les leur confier et de nous soucier de l'Angleterre autant qu'un poisson peut le faire d'une pomme.

Nous avons aussi cette singulière manie de parler français, langue qu'ils apprennent très difficilement, et la déplorable obstination de vouloir rester catholiques.

Être loyal c'est être en tout semblable à un type spécial, anglais des pieds à la tête, qui ne raisonne pas mais considère comme un axiôme que tout ce qui n'est pas anglais n'a aucune valeur ; ce n'est pas du chauvinisme, c'est du *Cant*, et l'on en arrive ainsi à pouvoir appliquer, en ce cas, le mot de Cléanthe :

Ce monsieur Loyal porte un air bien déloyal !

** Mais vous ne savez peut-être pas ce que c'est que le *Cant*.

On peut définir le *Cant* "une affectation sournoise de supériorité morale, laquelle est devenue, par une longue pratique, une affectation de toutes les formes de perfection. Le *Pharisaïsme*, au contraire, peut être regardé comme un orgueilleux sentiment intime de notre supériorité. Le *Cant* est le résultat d'une restriction mentale semblable à l'hypocrisie."

C'est ainsi que s'exprime Sidney Whitman qui connaissait bien ses compatriotes.

Dans sa vie de Carlyle, James Anthony Froude nous parle du *Cant* : "Pour lui, le *Cant*, c'était l'hypocrisie organisée, l'art de faire paraître les choses ce qu'elles ne sont pas ; un art tellement fatal qu'il tue l'âme même de ceux qui le pratiquent, en les entraînant au delà du mensonge prémédité jusqu'à croire à leurs propres illusions, et, en les réduisant à la condition la plus misérable possible, celle d'être sincèrement dépourvus de sincérité."

Tout cela est très juste et encore vrai de nos jours. Certains écrivains constatant les progrès déplorables de cette maladie qui fait que beaucoup d'Anglais sont inférieurs alors que l'Angleterre possède des qualités supérieures incontestables, n'ont pu s'empêcher de signaler la plaie de leur pays d'une manière saisissante.

J'en reviens à Sidney Whitman, l'auteur du *Pays du Cant* : "Nous avons encore le bonheur de posséder des lois territoriales féodales, un système de tenure à bail qu'aucun pays européen ne supporterait pendant vingt-quatre heures, et un droit civil embrouillé, fondé sur des précédents et des contradictions datant de la conquête, lequel fait la risée de tous les peuples civilisés. Le pouvoir exécutif est presque le monopole d'une caste privilégiée et notre administration étouffe les talents au lieu de les développer et de les seconder. Nos classes moyennes sont corps et âmes en adoration devant l'aristocratie, sans pouvoir s'assimiler aucune des qualités supérieures devant lesquelles elles s'inclinent dans une adulation servile et aveugle. Leur idée de la respectabilité leur fait considérer la pauvreté comme étant pire qu'un malheur, comme un crime ! Enfin, nous avons le résultat de tout cela, c'est-à-dire un prolétariat dégradé, désespéré."

"De naissance, nous croyons instinctivement à l'infailibilité de notre presse quotidienne et nous considérons celles des autres pays comme lui étant inférieure sous tous les rapports. Il va sans dire qu'il n'est pas de gouvernement comparable à notre système parlementaire, pas de vie de famille comme la nôtre, et notre propreté morale et physique est un de nos plus nobles chevaux de bataille pharisaïques. Nous ferons remarquer que nos solennelles affirmations sur l'importance que nous attachons à la propreté nous rendent soupçonneux quant à sa pratique générale parmi nous. Notre presse félicite périodiquement l'empereur d'Allemagne de ce que sa mère est anglaise, et nous ne savons vraiment de quel précieux bien anglais nous ne sommes pas disposés à féliciter les étrangers. Ce n'est pas seulement à propos de notre vie de famille et de sa pureté que nous éprouvons une satisfaction pharisaïque à contempler nos voi-

sins, loin de là, c'est en tout et pour tout. C'est dans toutes les phases de l'existence, dans l'exercice de toutes les professions que notre pharisaïsme nous permet d'arriver à ce résultat si satisfaisant, le sentiment de notre supériorité. Il suffit de dire à nos pharisiens qu'une chose est anglaise pour qu'ils l'acceptent comme synonyme de chose bonne."

** C'est toujours un Anglais qui parle et à qui m'objecterait que nos compatriotes d'origine anglaise n'en sont plus là, je lui répondrai par les lignes suivantes extraites du *Mail* : "La devise des Canadiens-britanniques est *intelligence et progrès*, non pas l'*ignorance* et la *rétrogradation*."

Si cela n'est pas du *Cant* tout pur, je veux bien perdre mon nom.

Et plus loin : "Donc, que les Canadiens-britanniques se rallient immédiatement autour du vieux drapeau. Qu'un pique-nique gigantesque soit donné sur les plaines d'Abraham par les Canadiens-britanniques le 13 septembre prochain. Que vingt mille *loyaux* Bretons *amis de la liberté*, fassent de ce point leur rendez-vous, et que leurs prières et leurs louanges montent vers le Très-Haut, pour sa bonté dans le passé, et qu'on lui demande la sagesse nécessaire afin de guider le peuple dans ses efforts pour fonder une grande nation qui honorera et glorifiera son nom à jamais."

Cant ! Cant ! ! Cant ! ! !

Tout cela est le résultat du *Cant* qui a envahi tous ces névrosés.

Pourquoi pique-niquer sur les plaines d'Abraham le 13 septembre ?

Est-ce une fête d'empifrement et de griserie ? vous pouvez faire cela chez vous.

Est-ce un moyen de nous narguer ? mais, mes pauvres amis, vous oubliez que nous avons pris notre revanche et que six mois après la date que vous avez choisie, le drapeau anglais, le vieux drapeau comme vous l'appellez, était en fuite devant l'étendard de France.

Vous dites que vous choisissez cet endroit pour demander au Très-Haut "la sagesse nécessaire pour guider le peuple," etc... Mes bons amis, je vais vous donner un bon conseil : Cette sagesse que vous voulez demander au Très-Haut, et que vous reconnaissez comme nécessaire pour guider un peuple, vous pouvez l'acquérir facilement en vous bornant à suivre cet avis que vous donnez tous les jours aux commerçants : "Occupez-vous de vos affaires", et comme cette tâche de guider le peuple, vous semble si lourde et si difficile, laissez-la, ne vous en occupez pas, et nous vous conduirons dans la bonne voie.

Et puis, voulez-vous que je vous dise le fonds de ma pensée ? Vous ne viendrez pas, vos femmes ne vous laisseront pas partir, car elles savent bien qu'un sourire de nos jolies Canadiennes ferait fondre vos icebergs de maris et, qu'après avoir goûté du paradis canadien-français, ils ne voudraient plus retourner dans le purgatoire dont vous êtes les gardiennes.

Nous avons des Anglais qui vivent sur les confins des plaines d'Abraham, de très braves gens avec qui nous vivons en bonne intelligence, et qui deviennent de plus en plus des nôtres. C'est une conquête qui en vaut bien une autre.

Femmes, gardez bien vos époux, jeunes filles, veillez soigneusement sur vos fiancés, et rappelez-vous l'aventure d'un de vos héros, de l'amiral Nelson qui ne put venir à Québec sans tomber amoureux d'une canadienne, et faillit abandonner sa carrière, pour filer aux pieds de la belle Omphale Québécoise.

Un général, le chef des armées de terre du Canada, est marié avec une canadienne-française, et je pourrais vous citer maints exemples qui vous prouveraient que les guerriers que vous nous enviez, seraient forcés de rendre les armes.

Jeunes filles éprises, épouses adorées, veillez sur ceux que vous aimez et souvenez vous de ce qu'il advint du pigeon qui

S'ennuyant au logis
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage aux lointains pays.

Tendres pigeones, veillez sur vos pigeons.

** Comme on persiste encore en certains quartiers à calomnier l'Exposition de Paris, je crois

devoir contribuer pour ma part à sa défense, bien qu'elle n'ait guère besoin de mon aide.

On a dit souvent que le clergé de France était hostile à cette splendide démonstration ; ceci est complètement faux, car le clergé est lui-même exposant, et il expose des merveilles qui sont installées dans le palais du Trocadéro.

On y remarque d'abord des superbes tapisseries qui recouvrent plus de huit mille pieds carrés de murailles. Les collections de l'église de Beaume, de la cathédrale du Mans y figurent ainsi que les superbes tapisseries de Reims, de Chalais, et les pièces appartenant à des particuliers.

Parmi les pièces d'orfèvrerie qu'il est impossible de toutes citer, nous noterons les suivantes :

La cathédrale de Sens a prêté tout son trésor, dont les morceaux les plus importants sont : une très belle châsse, l'anneau en or et le peigne en ivoire sculpté ayant appartenu à saint Loup ainsi qu'un ciboire en argent doré. De la cathédrale d'Auxerre, on a reçu son trésor, qui se compose de douze pièces. Soissons a confié une très curieuse réduction en cuivre doré de la ville. Vannes a prêté aussi plusieurs objets.

Le beau trésor du diocèse d'Arras, le reliquaire des Augustines d'Arras, celui en cuivre de Saint-Nicolas, portant au centre une dent, avec cette inscription : " *Dens sancti Nicolai* ", et enfin le trésor de Troyes composé de : une châsse de Ville-mort, du calice de Troyes, de croisés en émail champlevé de Limoges, etc., etc., forment une des plus importantes parties du catalogue.

Le Mans, outre ses tapisseries, a envoyé sa châsse.

On a revu aussi le merveilleux évangélaire, de Gannat, si curieux avec ses beaux ivoires carolingiens, la châsse de Meaux, l'évangélaire de Saulieu, dont les ivoires représentent le Christ et la Vierge. Nancy a envoyé le calice et l'évangélaire de saint Gozlin, ainsi que des bagues et des plaques d'ivoire sculptées. Nancy a envoyé un curieux vaisseau fait avec une conque marine, ornée de lames d'argent, doré, ouvragé. Châlons-sur-Marne a prêté un curieux soulier du treizième siècle, dont le cuir est doré en certaines de ses parties. La chasuble de saint Yves est venue de la commune de Louannec ; la châsse et le chaplet de saint Benoît ont aussi quitté Saint-Benoît-sur-Loire pour figurer à l'Exposition. Il en est de même de la croix processionnelle de Perpignan, dont le diocèse a envoyé de nombreux objets.

Figurent également à cette belle exposition : le chef de Saint-Adrien, treizième siècle, les calices et le ciboire de la cathédrale de Tours, le chef reliquaire de saint Fortunat, le buste reliquaire de sainte Dumine, une fort belle monstrance de Maubeuge, le reliquaire de Chancelade, puis un lutrin du quinzième siècle de l'église de Sainte-Catherine de Honfleur.

Le diocèse de Lyon a envoyé de nombreux objets, notamment un très curieux griffon en bronze argenté, des crosses, des calices, un ciboire en émail champlevé de Limoges, enfin une croix processionnelle du seizième siècle.

Le diocèse de Limoges est représenté par un reliquaire en cristal de roche du treizième siècle, provenant de l'église Mihaguet, par un beau calice, par un second reliquaire en cristal de roche du treizième siècle, mais de forme ronde celui-là, et par deux croix-reliquaires. Enfin, Chartres a prêté un splendide tryptique en cuivre champlevé du treizième siècle, dont les figures en relief représentent la " *Crucifixion* " et les " *Douze Apôtres* " ainsi qu'une pièce de premier ordre, une nef en coquille montée en argent dorée avec sa cuillère à encens. Sur le pied de cette nef est gravé le nom du donateur.

Le fameux trésor de Conques, déjà tant admiré à l'Exposition de 1878, ainsi que le trésor de Reims qui comprend un reliquaire paraissant avoir été fait pour contenir les reliques de saint Sixte et de saint Sisine, archevêque de Reims, ont été également envoyés.

Vous voyez que les Français, qu'on nous représente souvent comme des persécuteurs de prêtres, vivent en bonne intelligence avec leur clergé, puisque celui-ci s'est fait un plaisir à confier tous ses trésors aux républicains, sachant bien qu'ils sont en sûreté entre leurs mains.

Le Canada, lui, n'a pas exposé, comme vous le savez. Il paraît que l'on n'a pas voulu, là-bas, dans la province d'Ontario.

Encore un joli cas de Cant !
Toujours le Cant !!!

* * La ville de Lachine se propose, dit-on, de célébrer le deux centième anniversaire du massacre qui a eu lieu, pendant la nuit du 5 ou 6 août 1689, dans le haut de l'île de Montréal.

J'avoue ne pas très bien saisir l'a-propos de cette démonstration ni même tout à fait comprendre la nécessité de rappeler ce triste événement par une soirée *littéraire et musicale*.

Voici comment s'exprime M. de Belmont en parlant des Iroquois, auteur de ce massacre :

"Ils exercèrent tout ce qu'ils savaient de cruautés et se surpassèrent eux-mêmes, laissant les vestiges d'une barbarie inouïe ; des femmes empalées, des enfants rôtis sur des cendres chaudes, toutes les maisons brûlées, tous les bestiaux tués, quatre-vingt-dix personnes emmenées furent brûlées cruellement et immolées à la vengeance des Iroquois ou plutôt à celle de Dieu qui se servait des Iroquois pour les ministres de sa justice, *parce que cette paroisse de Lachine avait été le théâtre le plus fameux de l'ivrognerie des sauvages.*"

Cette dernière est assez significative, si elle est vraie ; si, au contraire, l'auteur s'est trompé, il faudrait le démontrer, mais même en ce dernier cas, je suis de l'avis du poète :

Tu reviens, après deux cents ans,
Jour affreux, jour fatal au monde ;
Que l'abîme éternel du temps
Te couvre de sa nuit profonde !
Tombe à jamais enseveli
Dans le grand fleuve de l'oubli.
Sejour de notre antique histoire,
Mortels, à souffrir condamnés,
Ce n'est que des jours fortunés
Qu'il faut conserver la mémoire.

Il est, en effet, des événements qu'il faut rappeler le moins possible, et je crois que le massacre de Lachine est de ceux là.

* * Ah ! il n'en est pas de même de la célébration de deux-cent-quinzième anniversaire de l'arrivée des Ursulines en Canada, celui-là a son importance, et rappelle des souvenirs agréables.

Ces religieuses représentaient la religion, l'instruction et la civilisation, et je comprends si bien qu'on célèbre le souvenir de leur arrivée que je me propose de vous en parler dans ma prochaine causerie.

Leon Leduc

NOS FRÈRES DE LÀ-BAS

Les Américains, avec qui nos nationaux de l'autre côté de la ligne quarante-cinquième vivent, se doutent peu de l'importance et de l'expansion inimaginable de la race Canadienne-Française dans la libre terre d'Amérique, de cette race qui a planté sa tente aux Etats-Unis pour chercher " *la fortune qui ne voulait pas venir à elle,* " comme dit la chanson.

Aussi, est-ce avec une grande stupéfaction que l'ex président Cleveland a constaté l'accroissement prodigieux de nos frères qui se sont implanté aux Etats-Unis pour donner à leurs familles le pain que leur refusait leur patrie, le beau Canada.

C'est en effeuillant la première édition du *Guide Français de la Nouvelle-Angleterre* qu'il s'est rendu compte de l'importance des nôtres, des nombreuses positions de confiance qu'ils occupent et de leurs succès vertigineux dans les affaires sur le sol hospitalier de la grande république cosmopolitaine.

Les yeux de nos voisins se sont désillés et ils n'entrevoient pas sans s'alarmer la force reproductive de notre race de pionniers et son attachement inaltérable à sa langue, sa religion, ses traditions et ses mœurs. Les statisticiens dignes de foi disent, en s'appuyant sur des faits indéniables, que la nation franco-canadienne aux Etats-Unis prendra,

d'ici à un demi-siècle, une telle supériorité, une telle ascendance, que l'Américain ne sera plus maître chez lui et qu'il sera subjugué et relégué à l'arrière-plan, ainsi que tout autre peuple qui forme partie intégrante de la population dite américaine.

En effet, aux Etats-Unis, ceux que nous pouvons appeler Américains d'origine et de principes, sont clairs-semés.

Tous ceux qui sont naturalisés sont Américains, mais combien de ceux-là n'ont pas conservé le cachet particulier qui caractérise leur nationalité ?

Les Allemands, les Irlandais des Etats-Unis ont, pour la plupart, perdu leurs mœurs caractéristiques ; ils sont devenus Américains de cœur et d'esprit ; ils ont peu à peu perdu leurs habitudes pour adopter celles du pays où ils vivent ; plusieurs d'entre eux ont abjuré la foi de leurs pères pour embrasser le protestantisme.

Mais le Canadien, a quelques exceptions près, conserve intacts sa langue, sa foi et ses mœurs. Il reste fidèle à ses croyances, et aux Etats-Unis comme au Canada, il élève de nombreuses familles ; lègue sa foi, son patriotisme et sa fermeté à ses enfants qui eux les transmettent à leurs descendants. Ainsi, la race ne s'altère pas, elle centuple ses chances pour l'avenir et nous le fait entrevoir sous les plus brillantes couleurs.

J'ai été moi-même surpris, en effeuillant les pages du *Guide Français de la Nouvelle-Angleterre*, de constater l'accroissement presque incroyable, depuis un quart de siècle, de la population Canadienne française aux Etats-Unis. Ce n'est pas sans étonnement que j'ai vu par cette unique et précieuse publication qu'un grand nombre de mes compatriotes occupaient de très bonnes positions dans le service civil, que plusieurs d'entre eux étaient à la tête d'établissements commerciaux importants et qu'enfin il y en avait un grand nombre qui faisaient des affaires florissantes dans toutes les industries possibles.

La première édition de l'ouvrage mentionné plus haut a paru en 1887. Ce n'était alors qu'un essai, et les éditeurs ont été largement récompensés de leurs travaux, car cette édition qui avait été tirée à cinq mille exemplaires est maintenant toute écoulee. L'encouragement qu'ils ont reçu de la part du clergé, du public annonceur et de tous leurs compatriotes en général, tant du Canada que des Etats-Unis, les a engagés à publier une nouvelle édition de leur précieuse compilation. Cette nouvelle édition sera revue, corrigée et considérablement augmentée, et paraîtra en septembre prochain.

Les éditeurs nous promettent pour cette fois-ci une œuvre presque irréprochable sous tous les rapports. Les statistiques seront exactes, les renseignements précis, et l'ensemble de l'ouvrage sera aussi parfait qu'un travail de ce genre puisse être.

Je suis naturellement porté à encourager et à vulgariser toute entreprise de ce genre, car je suis d'avis que c'est là le meilleur moyen de faire connaître, non seulement aux Américains, mais à nos propres nationaux, le nombre de nos compatriotes de là-bas, leur force collective, leur valeur financière, l'influence qu'ils exercent, ce qu'ils font et ce qu'ils sont capables de faire.

Dans le *Guide Français de la Nouvelle-Angleterre* nous avons tous ces renseignements.

Je ne terminerai pas ces observations, sans féliciter la " *Société de Publications Françaises,* " de Lowell, de la bonne idée qu'elle a eue de rééditer son ouvrage en y ajoutant des statistiques sur l'Etat de New-York.

Raoul Renauld

Dans notre prochain numéro, nous donnerons le portrait et une notice biographique de M. l'abbé Bois, curé de Maskinongé.

Notre collaborateur, M. Paul Durand, est parti la semaine dernière pour un voyage à Picton. M. Durand publiera à son retour ses impressions dans le *MONDE ILLUSTRÉ*.



VUE DU CAMP DES GARDES



JOUTE A L'ÉPIEU
 TOURNOI D'ARMES DU MOYEN-AGE PAR LES GARDES DU PALAIS ARCHIEPISCOPAL DE MONTREAL
 Photographies et gravures par Armstrong

HEUREUX DÉNOUEMENT

Il était sombre et triste, le capitaine, accoudé à sa fenêtre, malgré la pluie froide qui lui battait la figure. Il maugréait des jurons à faire trembler une femme. Aussi, pourquoi lui avait-on donné son congé, pourquoi la guerre était-elle finie ? Car enfin, il aimait la guerre, lui, il ne tremblait pas devant l'ennemi.

Son enfance ! il ignorait s'il en avait jamais eue ; il ne se rappelait pas avoir été jeune. Il ne connaissait pas d'autre maison paternelle que la tente du soldat.

Le capitaine Talmar, il était bien connu dans le régiment, on en parlait chapeau bas, car il était régide, sévère et d'une bravoure !

Un beau matin, arrive un décret ministériel. La paix était signée, la guerre était finie ; officiers et soldats durent rentrer dans leurs foyers.

Le capitaine Talmar, sans parents, sans famille, alla s'en-sevelir dans un petit hôtel, au fond de la Bretagne. Quand le ciel était pur et la lune argentée, il sautait dans une petite embarcation et errait sur le lac bleu dont les vagues venaient se briser au pied de l'hôtel. Mais, quand il pleuvait, oh ! malheur... et ce soir là il pleuvait à verse. Voilà pourquoi il n'était pas d'humeur.

Est-ce ainsi qu'on traite un homme qui a fait son devoir ?

Oui, capitaine, vous avez fait votre devoir ; vous n'avez jamais tremblé devant le feu de l'ennemi, et en vous voyant privé de la légitime ambition de recevoir une balle en pleine poitrine ou de casser le crâne à six Prussiens, l'on comprend votre colère. Mais de grâce, calmez-vous. La guerre n'est pas si belle, après tout, et quel plaisir y a-t-il d'égorger le pauvre monde ? Vous êtes jeune encore, vous êtes libre, et après avoir été toujours vainqueur, ne pourriez-vous pas vous laisser vaincre à votre tour par... les beaux yeux d'une femme ? Une femme ! Ah ! mais... sacrebleu, par exemple !... Tout doux, tout doux, capitaine, vous n'êtes plus au camp, ici, et qui sait...

Notre capitaine en était là de ses réflexions, lorsque tout à coup il se fit un grand bruit au dehors. Une chaise de poste venait d'entrer dans la cour et deux voyageuses en descendirent. Tout le personnel de l'hôtel se porta à leur rencontre ; on s'empressa autour d'elles, on alluma un bon feu, on fit sécher leurs vêtements mouillés, tout le monde était empressé, complaisant à l'extrême.

A cette saison, les voyageurs sont rares dans cette partie de la Bretagne, et recevoir des dames, *des riches*—car elles étaient riches, tout l'indiquait—c'était là une bonne aubaine qui n'arrivait que rarement.

Bientôt nos voyageuses, assises près d'un bon feu, mangeaient un frugal repas préparé à la hâte, et la maîtresse de céans, curieuse comme toutes les hôtelières, pût les examiner à son aise.

La plus âgée pouvait avoir vingt-cinq ans au plus, elle était fort belle mais un peu pâle et très fatiguée. L'autre, son enfant sans doute, était une petite fille de sept ans, frêle, amaigrie, mais très gentille tout de même.

L'hôtelière questionna notre voyageuse et elle

pût connaître son histoire. Elle était très riche, cette grande dame, elle avait toujours demeuré à Paris, son mari était mort depuis un an à peine, et comme sa chère fille était malade et faible, elle s'était décidée à quitter la capitale pour aller vivre sur ses terres, dans un château qui lui appartenait ; mais le cocher s'était égaré—la nuit était si noire—et elle était heureuse de rencontrer des bonnes gens et un hôtel pour y passer la nuit.

La mère et la fille furent installées dans la chambre voisine de celle du capitaine ; il n'y avait que ces deux chambres dans l'hôtel.

Le capitaine était toujours accoudé à sa fenêtre : il ne pensait pas à se coucher et il continuait à broyer du noir.

Des cris d'enfant se firent entendre dans la chambre voisine, puis des plaintes. Le capitaine se redressa.

—Sacrebleu ! murmura-t-il, il ne manquait plus que cela.

Les cris se continuèrent, les plaintes devinrent un râle, puis le silence se fit.

non, non, elle ne mourrait pas. Elle n'avait qu'elle au monde, elle était veuve, sans parents, elle n'avait que cette enfant et un médecin impitoyable venait de prononcer l'arrêt de mort. La pauvre mère se tordait de désespoir, elle poussait des cris à fendre le cœur.

Le capitaine fut ému. Il n'avait rien dit jusque là, mais il s'avança vers l'enfant, la prit dans ses bras et alla s'accouder à la fenêtre. Le ciel était pur, l'enfant respira. Pendant huit jours, le capitaine soigna l'enfant ; il était un peu médecin, comme le sont tous les soldats. L'enfant revenait à la vie, le sourire reparaisait sur les lèvres de la mère, mais le capitaine était de plus en plus sombre.

—Mon enfant est guérie, nous partirons dans deux jours, dit la mère, un matin.

—Dans deux jours, murmura le capitaine en se réfugiant dans sa chambre. Dans deux jours, elles vont partir, elle va partir. *Elle !* la mère.

Depuis huit jours, il s'était habitué à cette vue là, une enfant malade et une mère au désespoir.

Pourquoi l'enfant avait-elle guéri si vite ? Pourquoi idéjà le départ ? Toute la journée, la dernière, le capitaine erra dans les champs, la tête en feu, le désespoir dans l'âme. Il aimait, oui, il aimait cette femme, la mère de l'enfant qu'il avait sauvé. L'amour ! il n'avait pas encore connu cette passion, mais elle venait d'éclater avec d'autant plus de force qu'elle avait été refoulée jusque là dans son cœur.

Le soir arriva. Nos deux voyageuses partaient le lendemain.

—Encore une nuit, murmura le capitaine, et tout sera fini. Elles partent demain, pourquoi ne partirais-je pas, moi aussi ? On ne se bat plus, je suis seul, il vaudrait mieux mourir. La mort ! le suicide !

Il ressentit un soulagement extrême ; il venait de trouver le moyen de mettre un terme à ses douleurs. Mais que diront les amis, les camarades ? On dira : le capitaine Talmar était un lâche, et comme ils riront. Que le lac est beau, qu'il doit être doux de se rouler dans cette eau bleue ! La mort vient vite, on croit à un accident, et l'honneur est sauf.

C'était décidé. Le capitaine Talmar, qui avait assisté à vingt combats, reçu quarante blessures, s'avouait vaincu aux pieds d'une femme. S'il eut haï, il aurait tué ; il aimait, il voulait mourir.

—Je vais mourir, soit, mais qu'*Elle* sache, elle au moins, que je meurs à cause d'elle.

Et aussitôt il écrivit :

Madame,

Quand vous lirez cette lettre, je n'existerai plus ; je pars à mon tour. Mais de mon voyage on ne revient jamais. Je meurs par ce que je vous aime.

Capitaine TALMAR.

Il glissa la lettre sous la porte voisine, et, satisfait, alluma un cigare et s'assit à la fenêtre.

—C'est drôle la vie, tout de même, dit-il ; qui aurait dit que j'en finirais par là.

La mère veillait toujours. Penchée sur le lit, elle savourait le sourire de son enfant, son enfant qu'elle avait cru perdre pour toujours. Soudain, elle entendit des pas et le frôlement d'un papier sous sa porte. Que pouvait-ce être ? Elle aperçut une lettre ! Une lettre à cette heure de la nuit ! Elle laissa échapper un long soupir et, en proie à une vive émotion, elle déchira l'enveloppe. La pauvre femme resta ébahie. La lettre lui tomba des mains. Que se passa-t-il dans son âme ? Il est



Elle laissa échapper un long soupir et déchira l'enveloppe.—Page 93, col. 3.

—Il était temps, murmura notre militaire, et il se mit au lit.

Le lendemain matin, toute la maison était en émoi ; la mère était dans une surexcitation extrême, son enfant était tombée malade dans la nuit, il fallait un médecin. Ces derniers sont rares dans cette contrée ; le cocher partit en campagne et ne revint que l'après-midi avec un jeune homme, un jeune docteur.

La visite fut courte. Après avoir examiné l'enfant, le docteur s'éloigna en disant à la mère :

—Je reviendrai, et à l'hôtelière : je ne reviendrai pas, la route est trop longue pour visiter une petite morte, l'enfant est atteinte d'une fluxion de poitrine ; la fatigue, la faiblesse, le froid, etc., elle n'en reviendra pas.

La mère apprit bientôt cette décision du médecin ; elle en fut au désespoir. Son enfant, sa Léa,

difficile de le dire. Pendant quelques minutes, elle demeura dans une méditation profonde, en proie à une agitation violente. Subitement elle se leva.

— C'est bien, dit-elle, j'irai.

On frappa à la porte du capitaine. Celui-ci crut avoir mal entendu. Les coups se répétèrent. Qui pouvait-ce être ? Cependant, il alla ouvrir et resta ébahi, stupéfait, croyant rêver. La mère était là devant lui.

— Vous avez sauvé mon enfant, dit-elle, vivez ; et elle s'éloigna.

Le lendemain matin le ciel était pur, le soleil clair et brillant. Une voiture, trainée par deux superbes chevaux quitta la cour de l'hôtel. Nos deux voyageurs y prirent place, mais cette fois elles n'étaient pas seules, le capitaine Talmar les accompagnait.

Mathias Filion

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DES BIBLIOTHÈQUES

I

Ce sont des notes que j'ai recueillies un peu partout sur l'histoire des bibliothèques : j'ai cru bien faire en les réunissant dans un petit article, un peu négligé pour la forme, il est vrai, mais qui, j'espère, saura instruire.

Les anciens écrivaient sur des feuilles de *papyrus*, d'où est venu le mot papier, et chaque rouleau de *papyrus* formait un volume n'ayant qu'un chapitre. De sorte que, si un ouvrage avait quinze chapitres, il avait également quinze volumes dans les bibliothèques anciennes.

La première bibliothèque connue dans l'histoire fut fondée par Osymandias, roi d'Égypte, qui vivait près de deux mille ans avant Jésus-Christ. Ce roi fit marquer sur la porte d'entrée de sa bibliothèque ces mots significatifs : *Remèdes de l'âme*.

La Grèce, qui fut la patrie des écrivains les plus célèbres de l'antiquité, n'avait pas cependant d'importantes collections. Pisistrate, qui vivait en 500 avant Jésus-Christ, dota la ville d'Athènes d'une bibliothèque et donna une première édition des œuvres d'Homère.

En Orient, les collections les plus considérables furent celles d'Édesse, en Mésopotamie, et de Sinope en Asie-Mineure.

Les Hébreux ont possédé des bibliothèques assez riches. Dans la tribu de Juda, il y avait une ville nommée Cariathseper, ou la Ville-Bibliothèque. Le Temple avait une belle collection entièrement composée des écrits des prophètes.

Les deux plus fameuses bibliothèques de l'antiquité furent celle d'Alexandrie, fondée en 287 avant Jésus-Christ, par Philadelphie, roi d'Égypte, et celle de Pergame, fondée en 310 avant Jésus-Christ, un des généraux d'Alexandre-le-Grand.

La bibliothèque d'Alexandrie fut la plus importante ; elle se composait de collections d'Euclide, d'Euripède, d'Aristote et de quelques autres.

Il en périt un grand nombre de volumes dans un siège, au temps de César : au quatrième siècle, les Vandales, sous la conduite de Genséric, y firent beaucoup de dégâts, de sorte que le calife Amar, en 642, n'en brûla qu'un faible reste.

La bibliothèque de Pergame eut, dit-on, jusqu'à 250,000 volumes.

Au temps de Cicéron et de Virgile, Rome et quelques villes d'Italie eurent d'assez bonnes bibliothèques.

II

Dès que la religion sublime du Christ fut répandue sur la terre, chaque église eut sa bibliothèque ; les *Livres Saints* et les écrits des apôtres en étaient les principaux ornements. La civilisation fuyait devant les barbares, qui portèrent en Europe et en Afrique la torche de l'incendie et le glaive de la destruction. Les moines, toujours dévoués, réussirent néanmoins à sauver quelques débris des bibliothèques anciennes. Avec une

patience admirable, ils copièrent tous les manuscrits qu'ils purent trouver, et conservèrent ainsi les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

De nos jours, des hommes, célèbres par leurs travaux scientifiques, se sont acharnés sur toutes les institutions chrétiennes, et en particulier sur les communautés religieuses. Allons, messieurs les libres-penseurs, vous, amis de la science, courbez la tête devant ces moines qui vous ont légué ce que vous savez des temps anciens, admirez ces hommes sublimes de dévouement qui prouvèrent que la vraie piété n'exclut pas la science. Malgré tout votre savoir, seriez-vous capables d'un tel courage, d'une telle ardeur ? Oseriez-vous dire aussi que l'Église catholique est ennemie des sciences humaines ? Ne fêtes-vous pas vous mêmes lorsque vous accablez de vos sarcasmes impies les religieux du moyen-âge ?

Les livres de ce temps avaient des enluminures aux titres et aux pages. On écrivait sur *celin* ou peau de veau, et sur *parchemin* ou peau de mouton.

III

La France qui toujours, malgré ses torts et ses travers, a marché à la tête des nations de l'Europe, fut le premier pays qui eut une bibliothèque publique. Louis IX ou saint Louis en fut le fondateur en 1251.

Charles V, qui était un grand amateur de livres, réunir quelques milliers de volumes dans une tour du Louvre, appelée depuis *Tour de la Librairie*.

Par suite des guerres désastreuses qui désolèrent la France après le règne de Charles V, la bibliothèque n'augmenta pas. Ce ne fut que sous Louis XI qu'elle prit un grand accroissement. Ce roi lui donna le nom de *Bibliothèque Royale*.

Les rois qui le suivirent sur le trône de France s'attachèrent tous à l'augmenter.

François Ier rendit un édit par lequel "tous les libraires étaient obligés de donner à la *Bibliothèque Royale* un exemplaire des ouvrages s'imprimant avec privilège." Mais ce fut surtout sous Louis XIV que, par les soins du ministre Colbert, le

Mécène du XVIIe siècle, la *Bibliothèque Royale* prit un vaste accroissement. "L'année 1681, dit un historien, sera à jamais remarquable par la visite dont Louis XIV daigna honorer sa bibliothèque." Colbert, voulant que cette riche collection d'ouvrages servit les progrès de l'esprit humain, l'ouvrit au public en 1682.

Sous la Révolution française, elle fut enrichie des manuscrits et des volumes enlevés aux couvents des religieux. Sous l'Empire, elle s'appela la *Bibliothèque Nationale*.

Aujourd'hui, elle est divisée en quatre départements : les *Imprimés*, 2,500,000 volumes ; les *Manuscrits*, 100,000 ; les *Médailles, pierres gravées et antiques*, 20,500 ; les *Estampes*, 2,200,000 pièces.

On remarque aussi à Paris la *Bibliothèque Ste-Geneviève*, qui compte 180,000 volumes et 3,500 manuscrits ; la *Bibliothèque Mazarine*, au palais de l'Institut, qui possède 120,000 volumes et 7,000 manuscrits ; la *Bibliothèque de l'Arsenal*, qui renferme 200,000 volumes, et celles de l'*Opéra*, de l'*Université* et de la *Sarbonne*.

Paul Durand

(La fin au prochain numéro)

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Il fut un temps où la terre était ronde,

Disait avec inquiétude une mère mythe à ses petits, en parlant d'une énorme boule de fromage, qui était bien la seule terre qu'ils connussent en ce monde, et qu'ils avaient déjà dévorée en partie.

Quoique nous n'ayions pas comme la mère mythe la crainte de voir la terre nous manquer, à force d'en manger chaque jour un morceau, (et encore faudrait-il pour en finir, un robuste appétit), nous allons aujourd'hui, tout en continuant notre promenade, faire quelques remarques assez curieuses

concernant le globe exposé au Champ-de-Mars. Voici du reste quelques statistiques que j'ai préparées pour les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ qui, j'en suis sûr, ne m'en sauront pas mauvais gré.

Et tout d'abord, savez-vous pourquoi l'on n'a point figuré en relief sur la sphère qui nous occupe les grandes montagnes qui s'élèvent sur la terre, comme par exemple les Pyrénées, hautes de 11,000 pieds, le mont Blanc haut de 16,000, les montagnes des Andes, en Amérique, qui atteignent à un certain endroit jusqu'à 24,000 pieds ; ou encore les monts Himalaya, les plus hauts du monde, et dont le sommet couvert de neiges éternelles se perd dans un ciel toujours silencieux et désert à 30,000 pieds d'altitude ?

Il semblerait que des hauteurs si respectables auraient eu assez bonne figure en relief, sur la grande sphère : eh bien, non, à peine la plus élevée de ces montagnes se serait elle trouvée y atteindre une ligne d'épaisseur. Vous comprendrez par cet exemple combien elle doit être énorme cette terre que nous habitons, et sur laquelle des dépressions monstrueuses de 30,000 pieds de hauteur ne paraissent pas plus grosses qu'une aspérité d'une ligne sur un globe de cent trente-deux pieds de circonférence !... Voilà bien qui explique admirablement comment, avec tous ses précipices, ses vallées, ses montagnes et ses rochers, la Terre se trouve toujours rester ronde. On s'est donc contenté de figurer seulement par le dessin les différentes hauteurs des montagnes. Et en a été de même de la mer qui atteint parfois des profondeurs égales à l'altitude des monts eux-mêmes. Il y a certains endroits où l'on rencontre vingt, vingt-cinq mille pieds de profondeur, et ils ne sont pas rares ceux où la sonde en enregistre dix ou quinze mille.

Mais ces mesures énormes n'étant rien ou peu de chose par rapport à la grosseur du globe, on a dû également se contenter de les figurer par des teintes plus ou moins foncées, à la surface de l'océan.

Et maintenant que nous avons comparé les différences existant à la surface du globe, si nous étudions celles existant entre cette sphère et celles qui tournent avec lui dans les espaces célestes, que de surprises nous attendent ! Si par exemple, on eut voulu figurer, toutes proportions gardées, la Lune tournant autour du globe du Champ-de-Mars, eh bien, celle-ci aurait dû avoir onze pieds de diamètre ou largeur, et trente de tour à peu près ; de plus, pour conserver, toujours proportionnellement, la distance existant entre elle et la Terre, il aurait fallu la placer à 1,280 pieds de celle-ci. Le Soleil, lui, aurait eu 4,592 pieds de largeur, c'est-à-dire qu'il aurait été quatre fois et demie plus haut que la tour Eiffel, à peu près 14,000 pieds de tour et aurait dû être placé à cent milles de distance !

La planète Jupiter aurait eu plus de trois cents pieds de largeur ; celle de Vénus, cette étoile brillante qu'on aperçoit toujours la première le soir après le coucher du soleil ou le matin avant son lever, se serait trouvée de la même grosseur que notre globe ; Mars, une autre planète, aurait été moitié plus petit !

Comme vous le voyez, cette œuvre du globe terrestre est une œuvre véritablement scientifique, patronnée par tous les plus savants géographes et qui fait le plus grand honneur à MM. Villard et Cotard, qui, avec l'aide de M. Seyrig, l'ingénieur, ont eu la direction des travaux et en ont préparé et conduit les études.

Si vous le voulez bien, nous allons redescendre et continuer notre promenade, tout en emportant en nous des impressions profondes de ce que nous avons vu.

Avez-vous jamais visité les Indes, ce pays mystérieux et immense que l'Angleterre a eu tant de peine à pacifier, ce pays de Vishnou et de Siva, qui rappelle le souvenir de tant de merveilles mais aussi de tant de cruautés ; contrée d'une fertilité admirable et qui envoie au monde entier de nombreux produits tels qu'épices, ivoires, étoffes d'une richesse fabuleuse, etc., etc.

Si vous désirez y pénétrer, nous voici rendus au pavillon Indou. La charpente de cet édifice, construit dans le goût et sur le modèle de ceux qui se mirent dans les flots sacrés du Gange, est

arrivée toute taillée par les Indiens et prête à être mise en place.

On y rencontre vingt boutiques occupées uniquement par des exposants indiens, et l'on y trouve réunis les plus beaux produits de l'Orient. Alors, ouvrez votre bourse si vous voulez emporter avec vous un souvenir de votre visite aux Indes, soit une statuette finement travaillée et découpée dans un morceau d'ivoire, soit des parfums précieux et suaves, et dont seuls les Orientaux ont le secret, soit un petit bouquet de lotus, ces fleurs magnifiques et sacrées qu'ils offrent comme autant de symboles mystérieux sur les autels de leurs divinités.

Voici le "fakir" ou sorcier indou, qui, dédaigneux des mille regards fixés sur lui, accomplit ses tours de prestidigitation, entremêlés de prières et d'incantations gutturales et monotones. Plus loin, ce sont des femmes qui, voilées jusqu'aux yeux, vaquent aux occupations de l'établissement, tandis qu'ici une troupe d'élégantes bayadères dansent dans des rondes d'une légèreté infinie, accompagnées par une musique étrange et de bizarres musiciens. Et pendant ce temps, un vieux mendiant accroupi près d'une porte basse, et enroulé dans une longue draperie déguenillée, semble rêver à la patrie lointaine, à la jungle déserte aux rives enchantées de Calcutta et de Lahore la magnifique, et aux temples majestueux vingt fois séculaires que les forêts de l'Inde recèlent sous leurs feuillages toujours verts.

J. Colomier

TOURNOI D'ARMES

(Voir gravures)

Nous reproduisons aujourd'hui deux gravures des différentes joutes et combats qui ont eu lieu au Parc Lépine, le 29 juin dernier, par les Gardes du Palais Archiépiscopal de Montréal.

Nous ne saurions trop démontrer le dévouement et les efforts que fait ce corps pour implanter ce noble art des armes, rehausser nos cérémonies religieuses et nationales, et en même temps fonder une institution où notre jeunesse canadienne-française pourra apprendre à décupler ses forces, dans des exercices physiques et intellectuels.

Les Gardes nous ont donné une représentation d'armes modernes et du moyen-âge, chose qui ne s'est pas encore vue en Amérique. Il y avait lieu de s'attendre à un grand succès, et ils l'ont eu sous tous les rapports.

Nous ne leur reprochons qu'une chose : ils ont choisi un site trop éloigné pour beaucoup de personnes ; il faut espérer que le prochain tournoi sera plus à proximité de tous, et nous leur promettons un succès double.

La vue que nous donnons du camp des Gardes a été prise après le dîner, juste au moment où le commandant donnait les ordres de l'après-midi. Rien de plus pittoresque, de plus gai, de plus imposant, que ce déploiement d'armes de tous les âges et pour tous les combats. Remarquons aussi quel bon entrain règne parmi les membres.

La joute à l'épieu a été le combat qui a offert le plus d'émulations, car réellement il y avait danger de se blesser plus ou moins grièvement en se faisant abattre par son adversaire, aussi rien n'avait été négligé pour éviter tout accident. Le capitaine Dufresne, le lieutenant Mallette et le chirurgien-major Gagnon, qui ont été tous les deux jours sur le terrain, étaient toujours prêts à épier le moindre signe du commandant sur la plateforme. M. Julien Deguire en a été le vainqueur. Tout s'est passé heureusement et sans encombre ni accident.

Nous félicitons les Gardes de leur succès.

—Il y a, dans l'Inde, quatre-vingt-dix-sept manufactures, qui ont consommé l'année dernière 283,000 de livres de coton.

LES CHERCHEURS D'AVENTURES

UN ROI OcéANIE

Ces jours derniers, j'ai eu, à New-York, le plaisir de serrer la main d'un grand roi. Je dis grand, parce qu'il a six pieds trois pouces, et je pourrais ajouter vénérable, car la longue barbe blanche qui lui couvre la poitrine lui donne l'air d'un patriarche. Son nom de simple mortel est Futtle, et, malgré ses soixante-quatorze ans bien sonnés, il ne paraît pas âgé que de cinquante hivers, tant il est droit comme un palmier des tropiques et admirablement conservé.

N'ayant plus aujourd'hui de couronne, bien qu'il n'ait jamais abdiqué, il se contente du titre de capitaine au long cours.

"Je suis né, m'a dit Sa Majesté avec un accent californien à faire tourner tous les vins de l'Ohio, à Bainbridge, comté de Chemring, dans l'Etat de New-York, en 1815. A l'âge de vingt ans, j'avais roulé un peu sur toutes les mers, lorsqu'une effroyable tempête engloutit le baleinier à bord duquel je naviguais.

"Deux de mes compagnons et moi réussîmes seuls à nous sauver dans un canot, qu'au bout de trois semaines de luttes et de tortures physiques nous parvîmes à faire aborder dans une des baies de l'île Kandavia, une des îles de l'archipel Viti, où jamais blanc n'avait encore mis le pied. Mes deux malheureux compagnons furent engraisés avec soin, puis mangés par les cannibales en grande cérémonie. Je m'attendais chaque jour au même sort quand, un beau matin, on me débarassa de mes liens et l'on me fit comprendre tant bien que mal que je n'étais autre que le roi Fico, mort tout récemment, et dont l'âme avait transmigré dans mon corps.

"J'étais, à ce qu'il paraît, de même taille que le défunt, et, de plus, certains tatouages que je m'étais fait faire sur la poitrine, à mon dernier passage à San Francisco, rappelaient à ces braves gens ceux dont s'enorgueillissait Fico. En conséquence, dès que je fus un peu familiarisé avec la langue des Kandariens, ils me déclarèrent son successeur.

"C'était en 1837. Je devins donc roi l'année même où la princesse Victoria de Hanovre devenait reine d'Angleterre. J'avais un palais de bambou, où mes sujets m'entouraient d'égarés et de noix de coco, et je n'ai jamais été plus heureux de ma vie. Je me fatiguais pourtant de cette félicité par trop monotone, et m'échappai de mon royaume douze ans plus tard, sur un navire anglais qui, par hasard, visitait nos rives. Je l'ai regretté depuis ; mais je suis certain que si l'environnement me reprenait de revoir mes sujets, ils me recevraient encore à bras ouverts."

Voilà qui n'est pas prouvé, me dis-je en contemplant le vieux loup de mer ; mais je me serais fait scrupule de lui faire part de mon peu de foi.

X.

CONNAISSANCES UTILES

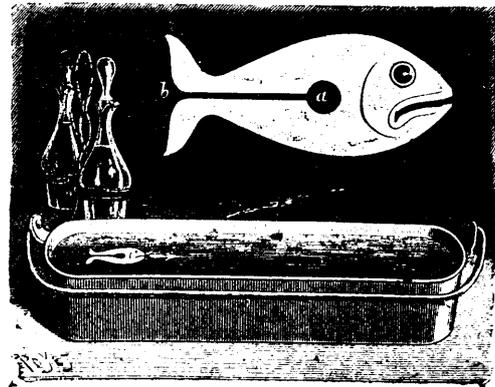
Nettoyage des dentelles noires.—On plonge la dentelle dans du lait, on l'y laisse quelques minutes ; on la prend, on la presse dans la main, on la plonge dans un autre bain de lait, en continuant de la sorte jusqu'à ce que le dernier bain de lait reste propre. On épingle la dentelle pour la laisser sécher sans la repasser ou bien on la repasse entre deux linges propres.

Moyen de détruire les vers blancs.—Pour détruire les vers blancs, qui font tant de ravages dans les jardins, il faut faire brûler des feuilles de chardons, orties, ou tout autre espèce d'herbages inutiles ; faire une lessive avec ces cendres et en arroser les couches du jardin que vous voulez garantir du ravage de ces insectes. Deux ou trois arrosages suffisent pour les détruire.

Les parapluies.—Les parapluies dureront bien plus longtemps si, quand ils sont mouillés, vous les mettez sécher le manche en bas. L'humidité tombe des bords et la toile sèche uniformément. S'il est placé le manche en haut comme c'est souvent le cas, le haut du parapluie garde l'humidité, à cause de la doublure sous l'anneau, et prend par conséquent beaucoup de temps à sécher, ce qui endommage la soie ou autre chose dont il est couvert. C'est la principale cause que le haut du parapluie s'use plus vite que le reste. Quand vous ne vous servez pas de votre parapluie, ne le mettez pas dans un fourreau ; quand il est mouillé, ne le laissez jamais ouvert pour le faire sécher, cela durcit le tissu et le fait craquer plus vite.

SCIENCE AMUSANTE

Découpez dans du papier ordinaire un poisson semblable à celui qui est représenté dans notre dessin grandeur naturelle ; au centre, vous pratiquerez une ouverture circulaire *a*, communiquant avec la queue par un étroit canal *ab* ; mettez de l'eau dans un récipient allongé (la poissonnière est ici de convenance) et posez le poisson sur le liquide, de manière que la face intérieure soit complètement mouillée, celle de dessous restant complètement sèche. Proposez alors à l'assistance de faire mouvoir l'animal, et cela sans le toucher et sans souffler dessus.



Faire nager sur l'eau un poisson en papier

Voici ce qu'il vous faudra faire : versez délicatement une grosse goutte d'huile dans le vide *a* ; cette huile cherchera à se répandre à la surface du liquide, mais cela ne lui est possible que si elle s'en va par le petit canal *ab*. Par un effet de réaction, le poisson sera poussé en sens inverse de l'écoulement de l'huile, c'est-à-dire en avant, et le mouvement durera assez longtemps pour que les spectateurs puissent contempler avec étonnement le mouvement d'un simple morceau de papier à la surface du liquide, sans pouvoir se rendre compte, s'ils n'ont pas été prévenus, de la cause de ce mouvement.

TOM PIT.

CHOSSES ET AUTRES

—Le shah de Perse est assis sur un trône incrusté d'or et couvert de diamants dont la valeur totale équivaut à \$30,000,000.

—Voici la longueur des chemins de fer dans chaque pays de l'univers, en kilomètres :—Etats-Unis, 201,770 ; toute l'Europe, 189,804 ; toute l'Asie, 20,766 ; toute l'Afrique, 6,729 ; Australie, 12,142 ; Allemagne, 36,737 ; Grande Bretagne, 30,357 ; France, 30,959 ; Russie, 56,008 ; Autriche-Hongrie, 22,000 ; Italie, 9,825 ; Indes Anglaises, 13,558 ; Canada, 15,424 ; l'univers, 470,195.

—Aux gens qui dînent souvent en ville, nous dédions cette réflexion d'un médecin célèbre : Mettez dans un mortier et pilez tout ce qu'un monsieur bien portant peut manger dans un dîner en ville : poivre, moutarde, sauces, truffes, viandes, gibier, vins, café, eau-de-vie, chartreuse, etc., faites du tout un cataplasme et essayez seulement sur la cuisse ; elle sera, le lendemain, couverte d'ecchymoses, et la chair se détachera par larges escarres.

—Il existe en Afrique une plante bulbeuse haute d'un pied, qui vient sans culture. Ses feuilles paraissent à la mi-novembre, après la saison des pluies, et se fanent au mois de mai. Les oignons ne se fanent pas et chacun d'eux contient une belle boule de savon dont l'odeur est celle du savon noir et que les gens du pays préfèrent aux meilleurs produits similaires de l'industrie. La manière de s'en servir est très simple : on détache la boule et on en frotte le linge mouillé, ce qui produit une mousse abondante. Un voyageur, M. Philip, déclare avoir vu des femmes faire usage de cette plante. Il faut, selon lui, que l'oignon ait commencé à pourrir, sans quoi il savonne moins bien. On prend deux ou trois oignons par la queue, et on frotte rudement le linge ; il n'est pas nécessaire d'enlever la pelure, la mousse vient en abondance.

AVIS AU MERE. -- LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour l'adentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

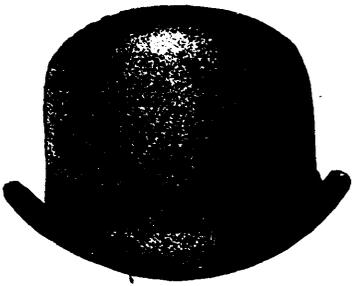
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ETABLIS EN 1852

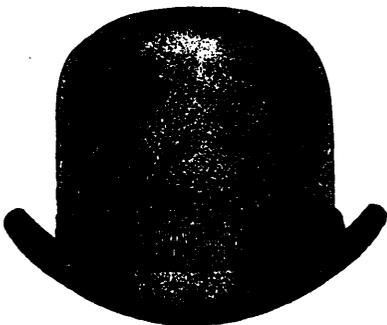


(Premier prix)

LORGE & CIE.,



CHAPELIERS ET
MANCHONNIERS

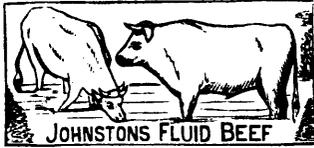


21, rue Saint - Laurent
MONTREAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 ; fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

16985



JOHNSTONS FLUID BEEF

PRENEZ EN NOTE !
Dans les piques-niques ou les campements,
servez-vous du
JOHNSTON'S FLUID BEEF

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
- Moutarde Française, Glycerine, Collestortes.
- Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10--RUE DE BRESOLES--10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE - DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

**SIROP
ANTI - BRONCHITE**

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Pouxmons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for 6 IN NEW YORK.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1--Pour démangeons de toutes sortes.

Savon No 5.--Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.--Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.--Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.--Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.--Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL



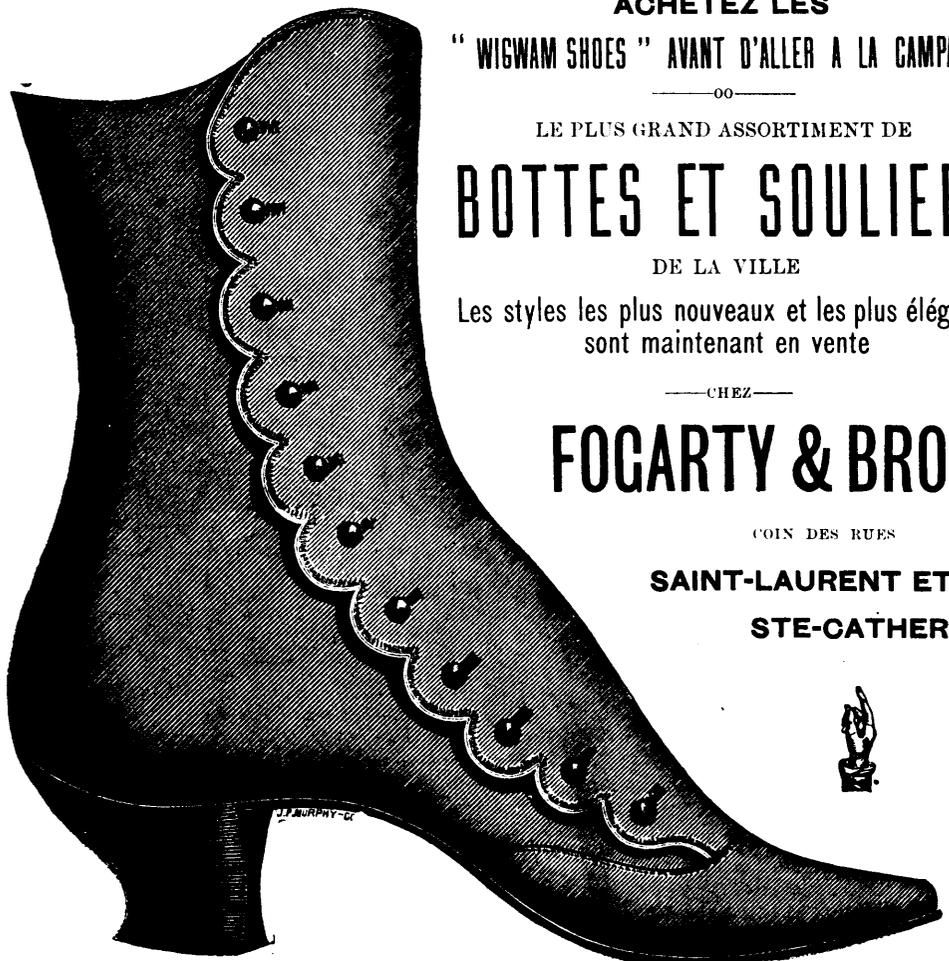
Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai. CERTIFICAT.--Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartles aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

CHAUSSURES EN KID : \$1.00



CHAUSSURES EN KID : \$1.00

ACHETEZ LES
" WIGWAM SHOES " AVANT D'ALLER A LA CAMPAGNE

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BOTTES ET SOULIERS

DE LA VILLE

Les styles les plus nouveaux et les plus élégants sont maintenant en vente

—CHEZ—

FOGARTY & BROS.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET
STE-CATHERINE

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 20 JUILLET 1889

SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

Et bien, madam, continua-t-il en s'adressant à Mme Chaniers, je prends votre protégée. Elle travaillera à l'atelier en attendant que nous l'ayons habillée d'une façon convenable.

Puis, dès quelle le pourra on la mettra à la vente. Là, si elle pouvait devenir en même temps essayeuse et étaleuse, ce serait très avantageux pour elle.

—Quand voulez-vous qu'elle vienne, monsieur ? demanda Adèle.

—Mais tout de suite, si elle n'a rien de mieux à faire. Il y a précisément beaucoup d'ouvrage dans ce moment-ci à cause d'une exposition qui va ouvrir prochainement, nous avons besoin d'ouvrières, et je jugerai mieux ses dispositions.

Adèle se leva.

—Alors, ma chère enfant, dit-elle, je vous laisse. Mettez tout votre cœur, votre intelligence et votre volonté à contenter M. Monteret. Je reviendrai de temps en temps vous voir, et dans quelques jours, j'amènerai ici ma fille Georgette ; tâchez d'être déjà assez forte pour aider à lui essayer ses toilettes.

Mme Chaniers tendit à l'enfant sa main gantée, sur laquelle celle-ci appuya respectueusement ses lèvres.

Un quart d'heure après Clotilde était installée dans un grand atelier, où sauf la hauteur et la largeur de l'autre pièce si belle et si claire, elle crut être encore dans l'ouvroir de l'orphelinat où s'était écoulée sa jeunesse.

C'étaient les mêmes fillettes, si difficilement silencieuses, le même bruit de machines à coudre, les mêmes tables de travail encombrées de fil, de ciseaux, d'aiguilles, de bobines et de tresses.

L'après-midi, on lui donna un tablier de soie noire dont la bavette carrée s'attachait par deux épingles sur le corsage de sa robe, et on l'envoya porter les toilettes à moitié faites dans le petit salon, où l'une des premières les essayait à la cliente.

Là, elle tournait autour des deux femmes, l'une debout devant la grande Psyché, les bras nus, regardant son image dans la glace, et l'effet du costume ébauché ; l'autre très empressée, soit qu'elle épinglât soigneusement le corsage à moitié fait, qui peu à peu naissait et devenait gracieux sous ses doigts, soit qu'agenouillée elle drapât, relevât, arrangeât en plis artistiques les étoffes compliquées des jupes.

Et Clotilde regardait de tous ses yeux, essayant de comprendre et de retenir comment se tendait le corsage, comment s'échancrait la manche, les droits fils devaient se rencontrer, enfin cette science si difficile dont les ouvrières parisiennes

ont l'unique secret et d'où naissent le charme et la grâce de celles qu'elles habillent.

Et tout en donnant les épingles nécessaires à l'essayage, tout en faisant passer les diverses pièces du costume, elle se disait :

—J'arriverai bien à savoir en faire autant !

En effet, environ une quinzaine de jours après, M. Monteret, un matin, ayant pénétré à l'improviste dans une petite pièce où les ouvrières s'habillaient et se déshabillaient, vit une singulière chose.

Il était monté doucement, on ne l'avait point entendu ; par un coin de la portière légèrement relevée, entendant parler, il regarda ce qui se passait dans la chambre.

Clotilde, debout devant une de ses camarades, lui essayait un corsage qu'elle avait elle-même taillé.

Mais cela, avec une adresse si grande, un coup d'œil si sûr, une main si légère, que M. Monteret, charmé, se montra tout à fait :

—Je m'aperçois que d'apprentie vous voulez

ses essayages. Clotilde faillit se trouver mal de joie.

Mais elle avait de la volonté, elle se contint.

Du reste, elle s'était juré d'aboutir.

Il fallait donc que cela arrivât tôt ou tard.

Au bout d'un mois, elle était déclarée la meilleure essayeuse de la maison par les clientes les plus difficiles.

Non seulement sa coupe était élégante, et ses essayages parfaits, mais elle avait un goût exquis, une intuition extraordinaire des choses seyantes et distinguées, par-dessus tout un esprit de conception qui n'avait d'égale que son originalité.

—Vous m'avez donné une petite perle, dit à Adèle M. Monteret enchanté. Et une conduite ! Et une modestie !

Aussi, lui ferai-je à coup sûr une situation chez moi.

—Eh bien ! répondit Mme Chaniers en embrassant la fillette dont les beaux yeux brillaient comme des diamants bleus, je vais vous demander tout de suite sa récompense.

C'est de lui faire faire, de ses propres mains, les toilettes de fiançailles de ma fille, qu'elle ne connaît pas, et qui va se marier prochainement avec son cousin...

IV.—L'AUTRE ASSOCIÉ DE PIERRE

En revenant d'Amérique, Robert avait travaillé ferme, ainsi qu'il en avait pris l'habitude avec sir Jonathan Pierce.

Un brevet d'ingénieur avait été le couronnement de ses efforts intelligents.

Heureux était Pierre de Sauves, encore plus Adèle, qui touchait enfin à la réalisation du plus cher de ses vœux : sa fille allait avoir dans son cousin le mari parfait qu'elle avait si ardemment désiré pour sa Georgette, le seul capable, lui semblait-il, de tirer parti d'un caractère difficile, autoritaire et violent, pour ne pas dire davantage.

Comment Robert prenait-il ce projet d'avenir ?

Ainsi qu'il l'avait jadis déclaré à son ami Benjamin Pembroke, cela devait être pour lui une affaire de conscience et de devoir, car personne n'eût pu deviner en sa conduite une répugnance, pas même un regret.

Et cependant, plus il allait, plus il devait s'avouer que Georgette était tout l'opposé du type rêvé par lui.

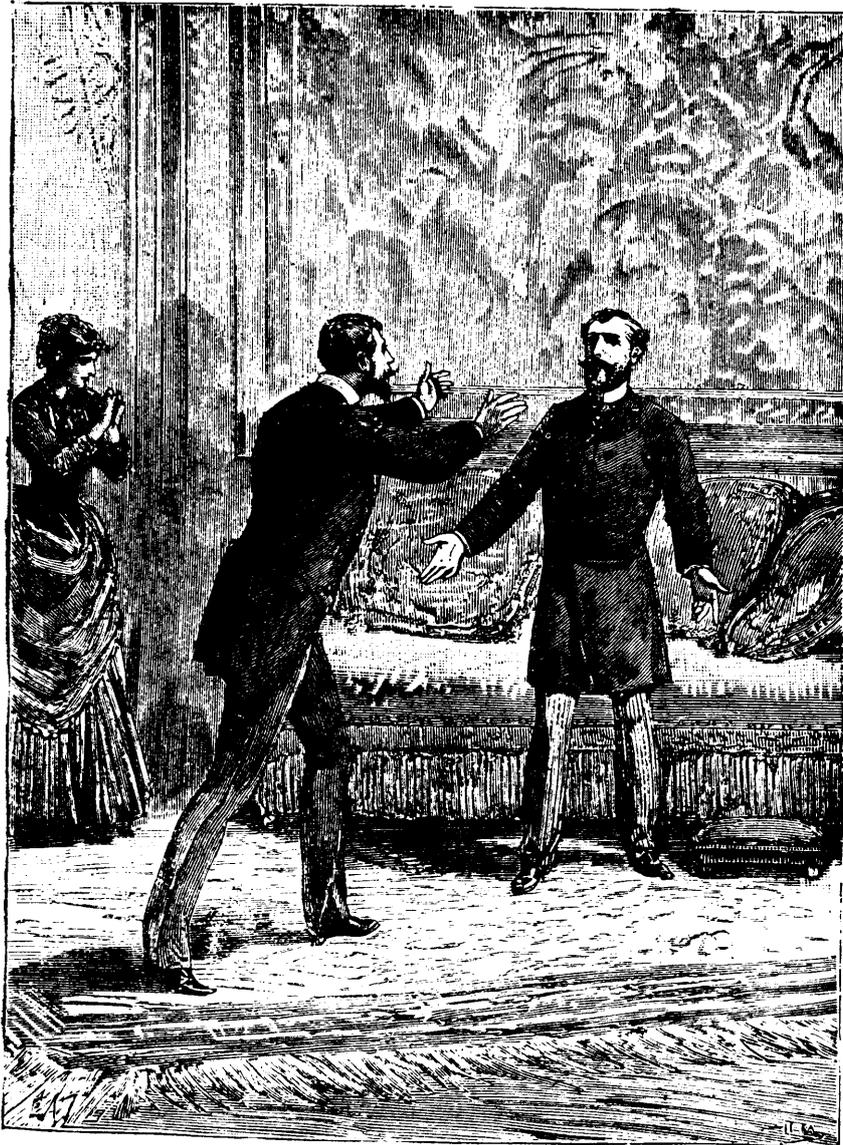
Et tandis que ses lèvres lui souriaient ; que sa main cherchait à presser celle que la jeune fille lui tendait, son être restait froid, glacé, sans un

enchantement ni un désir, plutôt au contraire avec une bizarre sensation de répulsion dont il n'était pas maître.

Quant à Mlle Chaniers, le sentiment qui remplissait son cœur était bien et dûment de l'amour ; mais un amour despotique, jaloux, ainsi qu'elle était capable de l'éprouver, sans un besoin de tendresse ou même d'expansion.

Elle était flattée d'entendre dire par tout le monde que Robert était un garçon de très grande valeur, tandis que sa distinction, son fin type de brun, si séduisant et si sympathique, la grâce extrême de toute sa personne, chatouillaient agréablement ses instincts de femme, point encore éveillée complètement, mais déjà passionnée et orgueilleuse comme pas une.

—Je viendrai en France pour vos fiançailles avec Georgee, avait dit trois ans auparavant sir



C'est inutile, maman ! s'écria le jeune homme, en se jetant dans les bras de l'Américain. —Page 80, col. 2.

passer maîtresse, dit-il à la jeune fille très intimidée.

Voyons votre ouvrage ?

Il l'examina en détail.

—Et c'est vous qui avez coupé ce corsage ? demanda-t-il.

—Oui, monsieur, répondit-elle en rougissant beaucoup.

—Seule ?

—Toute seule.

—Avec quel patron ?

—Je l'ai fabriqué d'idée.

—Ah ! Et ce gilet... Qui en a eu la pensée ?

—Moi, monsieur.

—Je suis particulièrement content. Vous avez de grandes dispositions. Je vais vous donner moi-même des leçons de coupe. Cette après-midi, Mlle Clémentine étant malade, vous la remplacerez dans

Jonathan à son élève au moment où celui-ci quittait l'Amérique.

Et le citoyen de New-York était en effet sur le point de tenir sa promesse ; on l'attendait pour cette fête de famille qui allait combler tout le monde de bonheur, excepté Robert, car Pierre lui-même, devant le silence de son fils, et la joie débordante de sa sœur, ne pouvait qu'être heureux comme Adèle.

— Nous n'irons que demain essayer tes toilettes chez Anatole, ma chérie, dit Mme Chaniers à sa fille. Aujourd'hui il faut mettre la dernière main pour que la maison soit digne de ton grand ami qui arrive ce soir.

Et Georgette, cependant, toujours mécontente, qui n'acceptait jamais une combinaison et trouvait sans cesse quelque chose à reprendre aux projets de sa mère, ne fit pas une observation.

En effet, sir Jonathan était en route. Elle allait le voir, lui qui depuis sept ans la comblait des plus riches présents, avait pour elle des attentions et des délicatesses qui avaient— chose bien extraordinaire !— trouvé le chemin de son cœur.

— Irons-nous à sa rencontre, maman ! demanda la jeune fille.

— Non, ce ne serait pas convenable. Ton oncle et Robert seront à la gare ; nous, nous l'attendrons ici, toutes les deux.

— A quelle heure arrive-t-il ?

— Vers sept heures, je crois.

— Il n'en est que trois. Je vais m'habiller, et mettre ma toilette de voile crème, veux-tu ?

— La rose pâle te va mieux, et Robert la préfère.

— Alors c'est celle-là que je choisis.

Elle monta en effet dans sa chambre, et Suzanne, après l'avoir habillée, plaça sur le côté de ses cheveux une petite branche d'aubépine naturelle, tandis qu'elle attachait à son cou et à ses oreilles une admirable garniture de perles fines, le dernier présent de sir Jonathan.

La maison était toute envahie de fleurs, et somptueusement décorée.

Les affaires, marchant merveilleusement depuis l'association avec les Américains, avaient permis à Pierre de Sauves d'acheter le terrain sur lequel était construite l'usine et de doubler les bâtisses de l'hôtel.

Autant autrefois les pièces étaient petites, semblables à des intérieurs de bonbonnière, autant maintenant elles étaient larges, grandes, belles, meublées avec ce luxe magnifique et de haut goût dont les tapissiers parisiens actuels ont le secret.

Seul, le cabinet de l'usine était resté le même, Adèle n'ayant jamais voulu qu'on n'y fasse un seul changement.

Comme Georgette allait descendre, un coup de sonnette retentit à la grille, et un individu parut en même temps au seuil de la cour.

— Serait-ce lui ? demanda la jeune fille à Suzanne avec un grand battement de cœur.

Elle regardait précisément au dehors, dans ce moment-là.

Je t'assure que c'est sir Jonathan, continua-t-elle, de plus en plus bouleversée, il a tout à fait l'air d'un Américain. Mon Dieu, ma Suzie, mon cœur bat à m'étouffer ! . . .

— Tu es bien pâle, en effet, répondit l'amie d'Adèle. Calme-toi, mignonne ; tu te trompes, il n'est pas cinq heures, et M. Pierce n'arrive qu'à sept heures. M. de Sauves et Robert ne sont pas encore partis à sa rencontre, car je vois toujours le coupé sous la remise.

La jeune fille porta les deux mains à sa poitrine.

— Je te dis que c'est lui, murmura-t-elle très bas. Mon cœur me l'affirme, il ne me trompe pas.

— Tu l'aimes donc beaucoup ? fit l'autre, jalouse d'un sentiment jamais éprouvé jusque-là par son idole.

Celle-ci ferma les yeux, et tandis que la frange soyeuse de ses longs cils noirs formait une large raie brune sur sa joue toute pâle, elle murmura un seul mot où elle mit toute son âme :

— Oh ! oui !

En bas, Adèle redressait dans une très belle coupe de Chine, un paquet de roses du Roi.

Elle était habillée très simplement, comme toujours, mais sa robe de chez Anatole moulait admi-

nablement son corps de reine, tandis que le jais qui garnissait le corsage donnait un singulier éclat à son teint toujours d'une pureté et d'une blancheur idéales.

Malgré ses trente-huit ans, elle était splendide, et il y avait longtemps qu'elle n'avait été aussi belle.

La certitude du prochain bonheur de sa fille faisait briller ses yeux comme deux saphirs très foncés ; en un divin sourire, ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir ses dents toujours semblables à des perles.

Tout à coup, un très léger bruit venu de l'antichambre la fit se retourner.

Elle croyait que sa Georgette descendait.

Mais au milieu de la draperie élégante des somptueuses portières, ce fut un étranger qu'elle aperçut, cloué au sol, la regardant les yeux fixes, le visage impassible, mais les lèvres très pâles et toutes tremblantes.

— Mon Dieu ! fit-elle aussi émue que gracieuse, serait-ce notre associé, l'ami de ma Georgette, sir Jonathan Pierce ?

Elle fit deux pas vers l'inconnu, les mains tendues, le regard humide, avec une grâce souveraine.

Celui-ci s'inclina très bas, en se découvrant :

— Oui, madame, c'est Jonathan Pierce, en effet qui vient vous demander une toute petite part de vos chères joies de famille, dit-il d'un accent français très pur, mais auquel, sans doute l'habitude d'avoir toujours vécu au milieu de gens parlant anglais, avait donné des inflexions étrangères.

— Oh ! soyez le bienvenu, vous qui avez soigné et élevé mon fils, qui aimez ma fille ! s'écria Mme Chaniers avec tout son cœur.

— J'ai été payé, madame, par l'affection de Robert, l'être le plus droit qui existe, dit-il ; quant à miss Georgee, son portrait ressemble tellement à une petite sœur morte que j'ai passionnément aimée, que mon amour vis-à-vis d'elle est un grand bonheur pour moi ; le bonheur du souvenir !

Adèle émue le regarda.

Qu'avait donc dit Robert ?

Que cet homme était de glace ?

Et il s'exprimait au contraire d'une voix basse, un peu lente et où tremblaient en inflexions émues les plus chaudes tendresses de l'âme.

— Vous avez de grands sentiments, sir Pierce, dit-elle ; je suis doublement heureuse de vous ouvrir toutes grandes les portes de notre foyer.

Au bout de quelques secondes de silence, Adèle reprit :

— Mais comment êtes-vous arrivé si tôt ? Mon fils et M. de Sauves se disposaient à aller vous attendre au train de sept heures seulement ?

— Oui, je croyais en effet de ne pas être libre avant. Mais le service de la douane a été si lestement fait que toutes mes prévisions ont été renversées. Le capitaine, qui est un de mes amis, s'est chargé de faire enlever mes caisses et de me les expédier lui-même, alors cela m'a permis d'arriver ici très rapidement.

— Je vais faire prévenir Pierre et Robert, dit-elle en s'approchant d'un timbre.

— C'est inutile, maman ! s'écria le jeune homme en se précipitant comme un fou dans le salon, me voici.

Et se jetant dans les bras de l'Américain :

— O sir Jonathan ! s'écria-t-il, sir Jonathan ! vous voilà donc ! . . . Que vous le vouliez ou non, cette fois-ci, je vous rends votre baiser du départ là-bas, vous savez bien ! . . .

Et il embrassait en effet son professeur à pleine bouche, heureux de le revoir, retrouvant en lui le souvenir des années heureuses où la chère famille hospitalière l'avait si bien accueilli, et tant aimé.

Sir Pierce parvint enfin à se dégager, et avec un sourire attendri, pendant que ses paupières battaient légèrement.

— Méchant garçon, dit-il doucement. Vous me rendez mon baiser, vous ne l'avez donc pas donné à miss Georgee, ainsi que je vous l'avais demandé ?

— Voici ma fille dit Adèle, sans laisser à son neveu le temps de répondre. Faites-lui vous-même votre question, sir Pierce.

Robert qui tenait la main de son professeur dans la sienne la sentit devenir subitement plus froide que du marbre.

Malgré lui, il se souvint de l'émotion éprouvée jadis à son arrivée à New-York, quand ses doigts avaient rencontré les doigts glacés de l'Américain.

Mais il n'eut pas longtemps à rester sur sa réflexion.

Au seuil de la porte, Georgette apparaissait, idéalement drapée de rose pâle, avec son diadème de cheveux noirs fleuris d'aubépine de la couleur de ses joues, et ses splendides yeux, dans lesquels l'émotion de connaître enfin sir Jonathan mettait une douceur inconnue.

— Qu'elle est belle ! murmura l'Américain d'une voix qui s'étranglait.

Et Robert stupéfait, vit cet impassible, au flegme jusque-là si imperturbable ; ce sphynx chez lequel il n'avait jamais deviné une émotion, chanceler comme un homme frappé d'un mal subit.

— Mais embrassez-la donc ! sir Jonathan, s'écria Adèle aussi émue que lui. Allons, Georgette, dis à ton grand ami combien tu l'aimes, ma chérie, il y a si longtemps que tu le désires.

La jeune fille ne se fit pas prier, et tandis que sir Pierce murmurait :

— Est-ce bien vrai, cela, miss Georgee, la fillette se pendit à son cou.

Il rapprocha ses bras, l'enlaça doucement, la pressa longuement sur sa poitrine, et appuyant ses lèvres sur les beaux cheveux de Mlle Chaniers, il demeura quelques secondes les yeux fermés, sans un mouvement.

On eût dit, à l'immobilité absolue de toute sa personne, qu'il allait perdre connaissance, et cependant les couleurs de son visage rosé, de son visage de blond un peu coloré restaient les mêmes, sans s'altérer, sans pâlir.

Au bout de quelques secondes, il parut se ressaisir, et éloignant légèrement l'enfant :

— O chère miss Georgee, dit-il, vous m'avez donné une des plus grandes émotions de ma vie . . . Vous ressemblez si étrangement à ma pauvre petite Maud ! C'est elle que j'ai cru presser dans mes bras ! . . .

La capricieuse enfant avança ses fines lèvres roses :

— Je ne veux pas que vous m'aimiez en souvenir d'une autre, sir Jonathan, dit-elle, mais pour moi seule.

— Cela viendra ! répondit-il, avec un sourire très doux.

— Tout de suite ! . . .

— Ah ! nous sommes donc volontaire !

— Enormément. Pour commencer, embrassez-moi de nouveau.

Je ne veux pas de ce baiser destiné à votre Maud.

— Je ne demande pas mieux.

— Là ! c'est bien cette fois-ci. Maintenant, dites comme moi, et en pesant vos paroles surtout : Georgee, je vous aime.

— Georgee, je vous aime.

— Mais pour vous, chère petite Georgee, méchante comme une peste, et qui malgré cela, affectionnez de toute votre âme votre grand ami d'Amérique.

Il avait répété les premiers mots avec un sentiment très intense et très profond, soudain il s'arrêta.

— Non, non, pas ça, dit-il. Vous n'êtes pas méchante, Georgee, n'est-ce pas, madame, qu'elle se calomnie ! . . .

Adèle hochait légèrement la tête, tandis que ses yeux remplis d'une très grande fierté maternelle démentaient ce qu'elle allait répondre.

— Quelquefois, dit-elle, Georgette est un peu despote, et un peu nerveuse, et un peu autoritaire . . .

— Je ne vous crois pas. Pardonnez-moi mon démenti, mais ce joli visage ne peut jamais être que doux comme celui d'un ange. Qu'en pensez-vous, Robert ?

— Moi, je trouve ma cousine parfaite.

Le jeune homme s'inclina en prononçant ces paroles, mais un peu guindé, un peu cérémonieux et non pas peut-être avec l'empressement sincère la passion vraie que sir Jonathan devait s'attendre à trouver chez l'amoureux d'une aussi séduisante créature que Georgette Chaniers.

Dans ses prunelles grises une courte flamme

s'alluma. Mais il n'eut pas le temps de répondre.

M. de Sauves apparaissait au seuil de la pièce.

Les années enfuies, malgré les rudes épreuves qu'elles avaient apportées avec elles, avaient à peine laissé sur Pierre une trace légère.

Il paraissait presque aussi jeune que son fils, avec le même teint mat et clair, le même visage long, le même regard brun, sympathique et droit ; toujours un peu naïf.

Il se présenta avec l'aisance qui avait toujours été la sienne et qu'avait encore augmentée, si c'est possible, la grande habitude qu'il avait de voir chaque jour beaucoup de monde, clients, amis ou fournisseurs.

— On vient de m'apprendre que vous avez devancé l'heure de votre arrivée, mon cher associé, dit-il en tendant la main à sir Pierce, j'en suis heureux, car je vous vois plus tôt, mais aussi je suis fâché, puisque je ne me suis pas trouvé à votre descente du train, ainsi que Robert et moi l'avions projeté.

On eût vraiment dit que cette voix sonore et douce, ferme et pure, faisait éprouver un bizarre et profond tressaillement à l'Américain.

Mais ce devait être une illusion qu'avait donné seulement le subit tremblement de ses lèvres devenues blanches comme dans ses plus grandes émotions, car ce fut d'un accent très tranquille, un peu froid même, malgré le sourire de la bouche, et l'expression heureuse du regard, qu'il répondit :

— En vérité, monsieur de Sauves j'ai bien des excuses à vous présenter d'avoir ainsi manqué à ce que je vous avais écrit. Mais ne vous en prenez qu'au très vif désir d'être auprès de vous tous le plus vite possible.

— Des excuses, vous, sir Pierce, s'écria M. de Sauves ; quand je vous dois, moi, tant de reconnaissance pour avoir élevé, instruit, soigné, surtout aimé mon fils ?... Oh ! vraiment non... ce serait renverser les rôles !

— Ne parlons plus de ces choses, voulez-vous ? Que désormais une bonne amitié nous unisse. Et faisons comme entre amis véridables et sincères : ne comptons jamais ce que nous nous devons réciproquement. Le plus heureux, le plus favorisé sera celui qui pourra donner le plus à l'autre.

— Oh ! je veux bien ! je ne demande pas mieux, s'écria Pierre ravi de trouver une si exquise délicatesse dans un homme que Robert lui avait dit être toujours si concentré et si froid.

Le dîner, la soirée furent adorables.

Georgette, assise à côté de l'Américain, le complimentait de soins.

— Je vous en prie, mignonne Georgee, lui dit-il à un moment où elle lui avait offert un petit bouquet qui couronnait le gâteau du dessert, ne vous occupez pas autant de moi.

— Pourquoi donc ? fit-elle en le regardant de ses splendides yeux de velours.

— Parce que je suis un vieux garçon, point habitué à ces charmantes tendresses, à ces exquis chattering, et qu'elles vont me rendre malade de joie.

— Le bonheur ne fait jamais beaucoup de mal, sir Pierce, dit Adèle de sa voix d'or. Laissez-vous être heureux. Un homme aussi bon et aussi honnête que vous, l'a bien gagné.

— Et puis, ici, vous en prendrez l'habitude, dit Georgette.

— Et après, comment ferai-je pour m'en passer ?

— Vous resterez toujours avec nous.

Les yeux de l'Américain eurent une flamme nouvelle.

Involontairement, peut-être, il regarda Mme Chaniers.

Celle-ci, heureuse et attendrie souriait, paraissant approuver les paroles de sa fille.

Au salon, où l'on passa, Suzanne vint servir le café, ainsi qu'elle le faisait chaque jour.

Adèle prit sa main.

— Sir Pierce, dit-elle, puisque désormais et pour longtemps, vous allez faire partie de la famille, permettez-moi de vous présenter ma plus chère amie, la compagne de presque toute ma vie, celle qui m'a aidée à élever mon fils et ma fille : Mlle Suzanne Vergues.

L'Américain s'avança très gracieux.

— Mademoiselle, dit-il, voulez-vous me permettre de serrer votre main ? Cela me sera un grand hon-

neur en vérité, car je sais par Robert qui a bien souvent parlé de vous en Amérique, quelle personne méritante et dévouée vous êtes.

— Mme Chaniers est trop bonne pour moi, monsieur, répondit Suzanne doucement ; avant de vous dire ce que je suis aujourd'hui pour cette chère famille, elle devrait vous apprendre ce qu'elle a été pour moi : une bienfaitrice et une providence.

— Ce qui n'empêche pas, mademoiselle, que vous avez de la reconnaissance pour elle. Je croyais que cette vertu, dont on parlait jadis, n'existait plus sur terre.

— Oh ! sir Jonathan, s'écria Robert, vous le disiez en effet cela, autrefois à New-York, mais si vous restez quelque temps avec nous, tout votre scepticisme partira, j'en suis convaincu.

L'Américain sourit, mais ne répondit pas.

Comme la soirée s'avançait Pierre dit à son associé :

— Je suis très contrarié, il est tard, et vos malles ne sont pas encore arrivées.

— Mais elles ne viendront pas, déclara Jonathan.

— D'aujourd'hui ? mais demain ? vous n'avez donc pas donné votre adresse à celui qui doit vous les expédier ?

— Mes malles, mon cher ami, sont à l'Hôtel Continental où je descends, comme y est descendu autrefois mon associé sir James.

— Allons donc ! sir Pembroke n'était pas notre ami, alors. Surtout, il n'avait pas été le père de Robert comme vous l'avez été, sir Jonathan !...

— N'insistez pas, je vous en prie, je serai plus libre.

— Non, vous nous fâchez si vous refusez l'hospitalité que nous vous offrons de si bon cœur.

— Et moi, mon grand ami, dit Georgette en se coulant toute câline contre lui, je veux que vous demeuriez ici près de moi. Or quand je dis je veux, personne ne me contrarie, pas même mon oncle Pierre, Septième Sévère, cependant.

— Comme ça se trouve, Georgee : je m'étais promis qu'à votre premier acte autoritaire, je résisterais. Il faut vous passer de moi, miss, et perdre l'habitude de dire ce mot si laid dans une si petite bouche : Je veux.

En Amérique, nos jeunes filles ne le prononcent pas.

— Moi si ! fit-elle avec une colère qui montait. Il hochait doucement la tête.

— Non, dit-il, vous vous calomniez. Vous voudrez me faire plaisir, j'en suis sûr et prouver à votre grand ami qu'un peu d'affection est dans votre cœur pour lui !...

— Ça n'empêche pas !

— Ce n'est pas mon avis. Vous allez vous passer de moi, Georgee, parce que mes affaires m'empêchent d'accepter la si cordiale invitation de vos parents, aussi comme un sacrifice de cette volonté qui doit s'assouplir parce que vous êtes femme.

Elle baissa la tête et ne dit rien, au grand étonnement de sa mère, très heureuse de la façon dont sir Jonathan lui parlait.

Pierre souriait, encore plus surpris.

Que se passait-il donc dans le cœur de cette enfant qui, devant une semblable résistance de la part de n'importe quelle autre personne, eût certainement éclaté en une colère folle ?...

— Oh ! dit l'Américain, en prenant le soir congé de ses nouveaux amis, rassurez-vous, quoique ne couchant pas sous le même toit que vous, je serai presque toujours ici.

— Où nous avons, du reste, des affaires d'intérêt à régler ensemble, fit observer M. de Sauves.

Jonathan haussa légèrement les épaules.

— Bah ! dit-il, cela ne me préoccupe guère.

— N'importe ! aujourd'hui j'ai voulu ne pas troubler notre amitié nouvelle ; mais demain il faudra visiter l'usine, voir la comptabilité, les livres, surtout la fabrication.

— Je n'en ferai rien. D'abord, la question *intéressante* regarde James. Je ne m'en suis jamais occupé.

Ensuite, je vous jure bien que je ne suis pas venu en France pour causer affaires. La promesse faite à Robert, d'assister à son bonheur, m'a seule décidé. Ne troublez pas ma joie.

— Comme vous voudrez. Mais je tiens cependant à ce que dans quelques jours, vous examiniez les détails de notre outillage.

On était dans l'antichambre.

Sir Pierce, aidé d'un domestique, venait de passer son pardessus.

Il regarda comme par hasard dans la grande glace qui occupait tout un côté de la pièce, et tressaillit.

A quelques pas en arrière, dans la salle à manger voisine, Suzanne, debout et immobile, paraissait le considérer attentivement.

Il se retourna néanmoins d'une façon toute naturelle.

— Bonsoir, miss Suzanne, dit-il avec un sourire ; si Mme Chaniers le permet, je compte que vous m'amènerez quelquefois Georgee, le matin, pour que nous fassions tous les trois un tour dans les bazars avant déjeuner.

La jeune gouvernante ne répondit pas.

Il ne parut point s'en apercevoir.

Georgette, pendue au cou de sir Pierce, le remerciait de la pluie de cadeaux, des innombrables caprices réalisés dont elle voyait, par ces paroles, se dessiner à l'horizon la silhouette enchantée.

— Comment le trouves-tu ? demanda Mme Chaniers à son amie, pendant que celle-ci l'aidait à se déshabiller.

— Bien, répondit Suzanne rêveuse.

— A part sa tournure un peu américaine, et cependant élégante, on dirait un Parisien pur sang. Et puis comme il aime Georgette ! ajouta la mère déjà conquise par l'extraordinaire affection que sir James témoignait à sa fille.

— C'est vrai, et même cela m'étonne, je vous l'avoue.

— Pourquoi ?

— Il ne la connaissait pas, et voilà qu'à la première entrevue se déclare une tendresse folle. Les coups de foudre existent donc en amitié comme en amour ?

— Jalouse va !... Si tu savais la genèse de cette affection tu serais moins surprise.

— Ah ! quelle est-elle ?

— Georgette ressemble à une petite sœur à lui, morte il y a fort longtemps.

— C'est ce qu'il vous a raconté ?

— Oui. Et Robert aussi m'a dit la même chose, il y a trois ans, lorsqu'il est revenue d'Amérique.

— Qui l'avait apprise à Robert cette histoire ?

— Mme Pembroke.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument.

— Et Mme Pembroke avait connue cette petite sœur ?

— Elle, non ; mais sir James l'avait vue. Je crois même qu'il y avait eu entre eux, un projet de fiançailles fait par les deux familles.

— C'est bizarre !

— Mais, dis donc, Suzie, où veux-tu en venir ? Il me semble que tu me fais subir un interrogatoire bien singulier ?

— Moi, pas du tout. Je cherche à m'instruire, pas davantage.

— Alors, tu as des secrets pour moi, à présent ?

— Non ; mais si vous voulez savoir le fin mot de mes angoisses, ce sir Jonathan me déplaît atrocement.

— Je te dis que tu es une horrible jalouse, et voilà tout.

— Il y a peut-être de ça. Je ne vois pas avec une joie intense qu'un monsieur sortit on ne sait d'où...

— Oh ! Suzanne, on ne sait d'où !...

— Vous le savez ? Bien !... Je continue. Donc un monsieur qu'on n'avait jamais vu arrive et du premier coup, l'enfant que nous avons élevée, bercée, couvée nuit et jour, depuis dix-sept ans, l'aime mille fois plus que nous tous ensemble.

— Allons donc ! tu es insupportable avec tes exagérations.

— Et vous bien accommodante quand il s'agit du cœur de votre fille. Enfin ! ça vous regarde ! Mais il y a encore plus que cela, de moi à lui.

— Ah ! quoi donc ?

— Ses yeux me déplaisent horriblement.

— Tiens !...

— Oui, ces prunelles grises sont fausses, fuyantes surtout, elles se dérobent sans cesse et toujours. Jamais en parlant il ne regarde les gens en face. Ne trouvez-vous pas ?

— Je ne l'ai pas beaucoup examiné. Mais peut-être que sir Pierce est un timide. Et timidité,

vois-tu, Suzie, donne beaucoup de gêne à la physionomie et d'incertitude au regard.

—Un timide qui a fait tout le temps des déclarations à tout le monde, à Georgette, à M. Pierre, à vous, à moi-même. Allons donc ! vous ne pensez pas ce que vous dites !... Ou je me trompe fort, ou cet Américain-là est un faux bonhomme, et pas autre chose.

—Je ne puis te croire.

—Observez-le.

—C'est ce que je vais faire. Et nous en reparlerons quand tu seras plus calme. Car tes remarques m'impressionnent beaucoup, ma Suzanne. Tu sais bien quelle confiance j'ai en toi.

Embrasse-moi, mon amie très chère et surtout ne soit pas jalouse. Tu es presque la mère de Georgette et les pauvres mères tu le sais bien, doivent s'attendre à voir le cœur de leurs filles s'envoler à la vingtième année. C'est la règle.

—Bien dure.

—Oui, mais l'amour de ces chères petites nous revient plus tard, quand elles ont souffert et compris que personne au monde ne les aimait comme nous.

Les deux femmes s'embrassèrent.

—A défaut de ta Georgette, il te restera toujours une sœur, dit Adèle tendrement à la jeune gouvernante déjà réconfortée par cette affection si calme, si forte et si douce.

—Pauvre Suzanne, pensa Mme Chaniers en voyant la jeune fille s'éloigner. Elle est jalouse, c'est bien naturel, elle aime tant Georgette. Mais cela la fait souffrir, et sa jalousie ne lui a pas montré sir Jonathan Pierce sous des couleurs bien favorables, en vérité. Cette impression lui passera avec sa souffrance !...

Sir Jonathan, malgré son dire, me paraît un très grand cœur au contraire.

V.—POMPON PERDU

Vers deux heures, le lendemain, Mme Chaniers conduisit sa fille essayer, chez Anatole, ses toilettes de fiançailles.

On les introduisit toutes les deux dans le petit salon d'essayage, devant la grande psyché duquel est passé tout ce qu'il y a à Paris de riche, d'élégant et de joli.

—Mlle Clotilde vous a fait des merveilles, madame, dit M. Monteret à Adèle. Vous allez être contente. Ce qu'elle a de goût et même de talent, cette jeune fille, c'est incroyable.

—Alors vous êtes toujours satisfait d'elle ?

—De plus en plus.

—Que vous me faites plaisir !...

—Tu la connais donc, cette Mlle Clotilde, demanda Georgette à Mme Chaniers lorsque M. Monteret se fut éloigné.

—Un peu, oui. Il y a quelques mois que je l'ai rencontrée à l'hôpital de Lariboisière où je vais souvent visiter les malades, tu le sais.

Clotilde, qui est une pauvre orpheline sans père ni mère, m'a paru alors très digne d'intérêt. Je me suis occupée d'elle, je l'ai placée ici ; et tu vois ce que M. Monteret vient de m'en dire.

Mais pourquoi cette question de ta part ?

—C'est que tes yeux ont brillé comme si tu aimais déjà beaucoup cette ouvrière.

—Ne prends donc pas un air si dédaigneux en parlant d'elle ? Clotilde malgré son abandon et sa profonde misère, a su rester honnête. Je l'ai prise sous ma protection, et je lui porte, en effet, un très grand intérêt.

—Quelque coureuse qui t'aura mise dedans, pour sûr.

—Méchante fille !... Tout te sourit, tout le monde te gâte et t'adore, et tu es cruelle aux autres !... Comme c'est mal, et quel chagrin tu me causes avec de pareils sentiments !...

Georgette n'eut pas le temps de répondre

Dans l'encadrement de la portière relevée, deux jeunes filles apparaissaient : L'une portait délicatement les costumes à moitié faits, le corsage à demi épinglé, les jupes légères dont l'envolement fou la couvrait presque tout entière, c'était l'apprentie ; l'autre blonde, grande, mince, très élégante, encore affinée par son séjour à Paris autant que par sa récente maladie à l'hôpital, jetait sur Georgette un

regard très humide quoique curieux : c'était Clotilde.

Sans façon, et peut-être pour donner une leçon à la capricieuse enfant, Mme Chaniers embrassa l'essayeuse.

—Bonjour, chère petite, dit-elle très affectueusement, M. Monteret vient de m'apprendre que vous faisiez de grands progrès. Il paraît que vous devenez adroite comme une fée. Ce que je suis contente !...

—Alors, madame, je suis payée de mes efforts, et bien au-delà !

—Voici ma fille, mademoiselle Georgette Chaniers. Elle vous aimera aussi quand elle vous connaîtra.

La physionomie de la fiancée de Robert devint sur le coup très sèche, très dure, avec une expression hautaine et froissée qui démentait absolument les bonnes paroles de Mme Chaniers.

Elle tourna le dos à l'ouvrière qu'elle avait toisée du haut en bas, en relevant sa tête impertinente, et se mit à se déshabiller un peu nerveusement.

Le cœur de Clotilde se serra.

—Qu'ai-je fait à cette jeune fille ! pensa-t-elle. C'est la première fois qu'elle me voit, et je lui déplaît de prime-abord. Quel malheur !... J'eusse tant voulu l'aimer !...

Georgette avait enlevé sa robe, et son petit corps frêle et brun se redressait dans un corset de satin blanc de chez la bonne faiseuse, paraissant malgré cela tout malingre, surtout à côté de la beauté blonde et éblouissante de l'ouvrière.

Avec des précautions infinies, Clotilde lui passa le corsage à moitié fait.

—Vous me faites mal ! dit tout à coup l'acariâtre fillette. Dieu ! comme vous êtes maladroit !

L'orpheline sentit quelques larmes monter à ses yeux.

—Je tremble peut-être un peu ! dit-elle très bas.

Mlle Chaniers ne répondit pas, et l'essayage continua.

Le costume était fait d'un adorable poulx de soie blanc couvert de petits bouquets brochés, reliés entre eux par de larges nœuds de satin bleu.

Les paniers, un peu gonflés comme ceux que portait la Dauphine à l'aurore de sa jeunesse et de sa beauté, se relevaient sur une neigeuse jupe de dentelle blanche.

Le corsage à très longue pointe, faisait paraître la taille d'une souplesse et d'une minceur extraordinaires, tandis que le décolletage carré, entouré d'une de ces ravissantes ruches à la vieille, qu'on voit sur tous les jolis portraits de Boucher et de Fragonard, élargissait les épaules un peu étroites.

Dans tout ce blanc fleuri de couleurs effacées, la beauté brune et pâle de Georgette Chaniers ressortait très fine et très délicate.

—Oh ! que c'est réussi ! s'exclama Adèle doublement heureuse.

Malgré toute sa volonté de contrarier et de dire non, la jeune fille ne trouva ni un reproche à faire, ni une critique à adresser.

Mais elle ne put néanmoins contraindre ses lèvres à un sourire ou à un compliment, pas même à un seul mot d'approbation.

—Voyons l'autre robe, dit-elle.

C'était un costume de cachemire gris-perle pour les courses et les promenades de l'après-midi avec sir Jonathan.

Il n'était pas sur elle que Georgette le déclarait hideux, de mauvais goût, épouvantable.

—C'est toi qui as choisi l'étoffe, fit remarquer Adèle, et c'est ce qu'il y a de mieux.

—L'étoffe, oui ! mais la façon ?... Est-ce assez lourd, assez commun.

—Tu ne l'as pas encore essayé.

—Je le vois.

Elle consentit pourtant à le laisser mettre sur elle.

C'était aussi simple, aussi joli que possible, avec de longs plis droits qui allongeaient sa mièvre petite personne.

—Horrible, je vous dis !... s'écria-t-elle exaspérée.

Et ce corsage !... Quelle horreur !... me va-t-il assez mal !...

—Mais c'est une merveille ! dit Mme Chaniers.

Il était, en effet, en peau de Suède du même gris que la robe et moulait la jeune fille sans un pli ni un défaut.

—Une merveille, répéta-t-elle pâle de rage jalouse, voilà le cas que j'en fais de votre merveille.

Et l'arrachant de ses épaules, au risque de s'écorcher avec les épingles de l'essayage, elle le déchira en lambeaux, le jeta par terre et y trépi-gna dessus.

Clotilde resta impassible, mais de grosses larmes roulèrent sur ses joues devenues très blanches.

—Comment mademoiselle veut-elle donc son corsage ? demanda-t-elle avec une voix qui essayait en vain de s'affermir. C'est peut-être cette peau trop souple qui lui déplaît !

Georgette, dans la glace, sans se retourner voyait l'ouvrière, maintenant plus belle sous ses larmes, grande, élégante, avec son port de reine, son long cou mince, qui sortait de la ruche de dentelle de sa robe noire, portant comme la hampe de la plus splendide fleur, sa tête blonde et fière.

Cette beauté souveraine, blanche, rose, éclatante, si différente de sa beauté à elle, l'exaspérait depuis le commencement de l'essayage.

En ce moment, où les regards indignés de Mme Chaniers lui disaient à quel point la pauvre mère désapprouvait cette inconcevable sortie, Georgette s'exaspéra davantage, et éclata tout à fait.

—Non, dit-elle, la peau ne me déplaît pas, au contraire, elle est fort jolie. C'est la façon qui est atroce. Un massacre, quoi !... Dans les bazars à dix francs, les corsages sont plus proprement taillés que ça.

—Georgette, voulut dire Adèle, je t'ordonne de te taire.

Elle haussa les épaules, se grisant de ses paroles méchantes, à mesure qu'elle les prononçait.

—Est-ce que tu crois que je vais supporter ça ? fit-elle. Une petite dinde qui n'a jamais rien fait probablement, et sous prétexte que tu lui fais la charité, c'est moi qui vais payer les frais de son apprentissage.

Ah ! mais non, par exemple !... Qu'elle gâche les toilettes des autres si ça leur plaît !... Moi, pas. Je veux mon ancienne essayeuse, Mlle Clémentine. Celle-là connaissait son métier. Mais celle-ci !... Une gaspilleuse, quoi !...

Furieuse, elle s'était rhabillée. Des flammes passaient dans les yeux assombrés de Clotilde qui était debout, immobile et glacée auprès de la porte, plus blanche qu'une morte, mais arrivant, à force de volonté, à ne pas répondre un mot à cette étrange sortie.

Adèle, qui connaissait bien sa fille, savait que toute observation, toute résistance, toute intervention même, sévérité ou tendresse, n'eussent fait qu'aviver dans ce moment-là, sa colère rageuse.

Aussi autant par raison, afin de ne pas provoquer un scandale inutile, que par faiblesse maternelle, Mme Chaniers aima mieux se taire.

Elle porta ses mains à ses yeux.

—Ah ! malheureuse enfant ! murmura-t-elle au milieu de ses larmes, que tu as donc peu de cœur ! Et quel mal tu me fais !

L'apprentie était sortie.

—Amenez-moi auprès de M. Monteret, ma chère Clotilde, continua-t-elle en se retournant du côté de la pauvre ouvrière. Toi, Georgette, attends-moi.

Elles se dirigèrent toutes les deux vers le cabinet du chef de la maison.

Dans le corridor, avant d'en franchir le seuil, Adèle attira l'orpheline dans ses bras.

—Pardonnez-lui, dit-elle doucement en appuyant ses lèvres sur les cheveux bords de la jeune fille, elle a été très gâtée, et elle doit être un peu jalouse de vous, ça lui passera !...

—Assez, madame, assez, chère bienfaitrice ! murmura Clotilde déjà réconfortée par ces bonnes paroles, elle est votre fille, elle peut me briser le cœur, je ne me souviendrai jamais de Mlle Georgette que pour l'aimer, comme un reflet de vous.

Mme Chaniers, involontairement, la pressa de nouveau dans ses bras ; mais elle ne répondit pas, quelqu'un venait.

—Adieu, chère petite, dit-elle tout haut, continuez à avoir du courage, je reviendrai bientôt vous voir.

(A suivre).